

Celta

Sommaire

A nos Lecteurs	Celta.	1
Régionalisme linguistique.....	Charles Brun.	2
Sonnet.....	M. B.	3
L'Association bretonne	De Kerangat.	4
L'Oliveto.....	E. Le Gac.	6
La terre qui vit.....	Jean Calmé.	7
Je défends la Bretagne.....	M. A. Tessier-Trévidic.	9
Tréguier.....	Photo Hamonic.	10
Philatélie bretonne.....	G. Blot.	11
La Dispersion bretonne.....	R. Barbier.	12
Pentecôte.....	Pierre Lorguilloux.	14
Nos Artistes.....	L. Le Trocquer.	16
Les Origines du Collège de France.....	F. Coant.	18
Les Noms de la Bretagne continentale.....	P. Quentel.	20
Pour faire aimer François Gélard.....	M. Le Guen.	22
Émission en langue bretonne.....	Pierre Hélias.	24
André Dumas et la Bretagne.....	Yves Gestin.	26
Soir d'été.....	Marcel Le Gouët.	27
An Distro.....	Alan An Diuzet.	28
Congrès interceltique.....	Celta.	29
Critique des livres.....	E. Kerborn.	31

Dessins de X. De Langlais et A. Le Guen

REVUE BIMESTRIELLE - N° 4, Janvier-Février 1947 - PRIX : 30 francs

La LIBRAIRIE de BRETAGNE

17, quai Chateaubriand
RENNES

Fait paraître son catalogue
de tous les ouvrages
concernant la Bretagne

Demandez-le en joignant,
si possible, deux timbres

HISTOIRE DE CHATEAULIN

et
Légendes Castellinoises

par Yves GESTIN
Instituteur à CHATEAULIN

Volume de 120 pages
illustré par Emile Hama

En souscription : 80 francs
C. C. P. Rennes 27.292

Pour avoir une véritable cul-
ture bretonne :

Enseignement par Correspondance

Skol an Triskell

Cours d'histoire, géographie,
littérature, art, folklore bretons
et rédaction en breton.

Skol an Triskell, Villa "La Mouette"
Plage Benoît, LA BAULE (Loire-Inférieure)

S. A. Y.
STUDI AR YEZHOU

SERVICE LINGUISTIQUE

(celtique, anglais, etc.)

78, rue de Fontenay
VINCENNES (Seine)

Joindre 3 timbres de 4 fr. 50

LIBRAIRIE CELTIQUE

108 bis, rue de Rennes, Littré 54-08, Paris-Montparnasse

Vient de paraître :

KOU LE CORBEAU

Roman par Tanguy MALMANCHE

Un volume in-8 : 90 francs

Dans le Passé de Saint-Hernin

par G. Thomas

ILLUSTRATIONS de F. MESMEUR

CHEZ L'AUTEUR
à Kergloff (Finistère)

Prix : 60 francs

O.-L. AUBERT

LÉGENDES TRADITIONNELLES

de la Bretagne
#

ÉDITIONS L. AUBERT

SAINT-BRIEUC

Dans toutes les Librairies

Vient de paraître :

DE ROSCANVEL A LANDAVRAN

par Jean CHOLEAU

Un volume in-8 coquille de 240 pages. Couverture illustrée en
trois couleurs, nombreux dessins et photos : 200 francs
150 exemplaires numérotés et dedicacés : 400 francs

DE VITRÉ A LA BAIE DU MONT SAINT-MICHEL

par Jean CHOLEAU

Un volume in-8 coquille de 264 pages; Dessins et photos;
Nombreux hors-texte, cartes, plans : 400 francs
150 exemplaires numérotés : 450 francs

QUESTIONS BRETONNES DES TEMPS PRÉSENTS

Administratives, économiques et sociales

Deux volumes 530 pages, cartes et graphiques
Les deux : 200 francs

Ces questions pèseront d'un poids précieux dans les projets
d'aménagement de la Bretagne de demain

En vente dans toutes les librairies et à Unvaniez Arvor, VITRÉ
Contre remboursement, port en plus
Catalogue franco sur demande

CELTA

Revue du Centre d'Études littéraires, touristiques et artistiques de Bretagne

HAUT COMITE DE PATRONAGE

P.-H. TETTGEN, ministre d'Etat; TANGUY-PRIGENT, ministre de l'Agriculture;
André COLIN, député, ancien ministre; René PLEVEN, député, ancien ministre;
Marcel CACHIN, député.

Présidents d'honneur : Henri Avril, préfet des Côtes-du-Nord; André Cornu, président du
Conseil général; Charles Royer, maire de Saint-Brieuc.

Directeur : Alain Le Diuzet, 33, rue Paul-Bert, Saint-Brieuc.

Rédacteur en chef : Robert Tromelin, boulevard Sévigné, Saint-Brieuc. Téléphone : 119.

Secrétaire général : Pierre Lorguilloux, 4, rue Montesquieu, Saint-Brieuc.

Trésorier : Yves Guélou, 7, rue Cordière, Saint-Brieuc. C. C. P. : Rennes 456-56.

REDACTEURS DEPARTEMENTAUX :

Finistère : Georges Thomas, Kergloff, par Carhaix.

Ile-et-Vilaine : Yvonne de Laigue, à Bahurel, en Redon. F. Falc'hun, professeur,
Faculté des Lettres, Rennes.

Loire-Inférieure : André Guilcher, professeur, lycée, Nantes.

Morbihan : Xavier de Langlais.

Tunisie : Le Guern, Trésorerie générale, Tunis.

Algérie : Tostivint, professeur, lycée, Oran.

Maroc : Poilvet-Le Guen, Contrôle civil, Ifrane.

Madagascar : Docteur Robic, directeur du Service de santé, Tananarive.

ABONNEMENT

Aux six numéros de la première série : 150 francs; aux trois derniers numéros de cette
série : 80 francs.

A nos Lecteurs

Nous remercions vivement nos lecteurs de leur fidélité à notre revue et princi-
palement nos abonnés, dont le nombre croît chaque jour. L'éclectisme de nos pages
et la diversité d'origine de nos amis sont de sûrs garants du succès de notre entre-
prise.

Les lettres, toujours nombreuses, que nous recevons, nous incitent à poursuivre
notre effort et nous ne faillirons pas à notre tâche qui est de mieux faire connaître
les richesses variées de la Bretagne. Mais le groupe Celta ne cantonne pas son
action dans le cadre de sa revue. Il a créé un cours de langue bretonne; il agit auprès
des autorités pour que notre langue celtique soit officiellement reconnue et
enseignée; il organise des conférences et, cette année, il a l'intention de mettre sur
pied, à Saint-Brieuc, un vaste rassemblement de toutes les activités celtiques.

Nous demandons à nos amis de répandre notre revue, de nous trouver de
nouveaux abonnés et de participer activement à notre vie si diverse.

D'avance, nous les remercions de tout cœur.

CELTA.



RÉGIONALISME LINGUISTIQUE

Dès son premier numéro, *Celta* posait en termes excellents la question de l'enseignement de la langue bretonne. Toutes les provinces ont des revendications communes à faire valoir en matière administrative, économique ou culturelle : mais celles qui ont une langue véritable, je veux dire qui ne soit pas seulement un patois, frère légitime et humilié du français, sont rapprochées par un souci égal de défendre ce trésor. Il faut bien le dire : une langue qui n'est pas enseignée à l'école dégénère vite, s'appauvrit et se corrompt. Les provinces où se parle la langue d'oc ont, par suite, le même intérêt que la Bretagne à en réclamer l'introduction dans les programmes et ne s'en sont pas fait faute depuis *Mistral*.

Celta indiquait, en marge de l'article de son directeur, qu'une circulaire ministérielle du 30 juin 1945 avait autorisé les cours de provençal dans les lycées et collèges de l'académie d'Aix-Marseille. Je puis compléter l'information : le Conseil général des Bouches-du-Rhône a créé un de ces cours à l'école normale d'instituteurs d'Aix. Remarquez qu'il ne s'agit plus ici d'une simple autorisation, mais bien d'une création officielle, et non plus de l'enseignement des lycées et collèges, mais bien de l'enseignement primaire : cela dit beaucoup. Les élèves de ce cours, sous la conduite de Marius Jouveau, ancien capoulier du *Félibrige*, et de M. Mouron, qui en a obtenu la création, ont pérégriné au mois de juin dernier du Paradou aux Antiques de Saint-Remy, et de Saint-Remy à Maillane, où ils ont salué la maison et le tombeau du maître de *Mireille*. Voilà des instituteurs futurs qui n'apprendront pas à leurs élèves le mépris de la langue de leurs pères, des traditions et du terroir !

Il est, en cette matière, un point qui semble acquis, et ce ne fut pas sans luttes, je puis en parler sagement : c'est que, là où existe une langue locale encore parlée, la meilleure méthode pour l'enseignement du français est celle de l'utilisation de cette langue. Rien de plus profitable que cette comparaison, rien qui soit plus propre à éviter les tournures défectueuses. Enseigner le français par la méthode directe en bannissant le parler local de l'école, c'est, au contraire, aboutir à ce résultat peu encourageant d'une sorte de français dialectal, l'élève ne distinguant pas les deux idiomes et en faisant un affreux mélange. Le petit Languedocien à qui l'on aura appris à comparer les deux conjugaisons du verbe « être » ne dira pas : « je suis été », ce qui les combine agréablement. *Celta* citait l'exemple gallois : partout le bilinguisme, puisque c'est le nom officiel de la méthode, aiguise l'esprit de l'enfant et assure sa syntaxe. Un des maîtres de la linguistique, Michel Bréal, disait que, dans notre Midi, le dialecte local était le « latin du pauvre ».

Au vrai, pour beaucoup de régionalistes, cette manière de présenter la question est timide et insuffisante. Ils ne font pas seulement de leur langue un auxiliaire du

français : ils en réclament l'enseignement sur le pied du français. Ce sont les mêmes qui ne pardonnent pas à un écrivain de se servir d'une autre langue que de sa langue de naissance et se refusent à voir dans Alphonse Daudet un auteur provençal. Ils trouvent dans leurs réclamations en faveur de leur idiome la base même de toute leur campagne régionaliste. Non qu'ils abandonnent, d'ailleurs, nos autres desiderata, mais ils prêtent à la langue une vertu souveraine, et, hors d'elle, ne conçoivent pas de lutte contre l'excessive centralisation. Pour eux, le maintien de la langue a une portée morale et sociale : ils y voient le moyen de rendre à leur province le sentiment de son originalité, de créer des régionalistes conscients, d'attacher le paysan à sa terre. C'est la thèse qu'a toujours soutenue Mistral, magnifiquement, du reste.

Cet exposé ne serait pas complet, si l'on négligeait une objection assez forte. Pour d'autres, en effet, tant que durera le régime centralisateur actuel, les efforts tentés pour maintenir l'idiome local ne représentent que du temps perdu. Ce sont des petits cailloux jetés en travers d'un fleuve. S'il est vrai que la décadence des dialectes coïncide avec les progrès de l'unitarisme, il n'est qu'une manière d'arrêter cette décadence : il faut, sur le terrain administratif et économique, lutter contre cet unitarisme. Le régionalisme linguistique, comme tout le régionalisme intellectuel, viendra en surcroît ou plutôt en conséquence directe des libertés reconquises.

Il est peut-être bon, en attendant ce jour dont on ne sait encore s'il est proche, de ne pas laisser périr une part fort belle de notre patrimoine. Bretons et Occitans sont, là, d'accord.

CHARLES-BRUN.

SONNET

D'EN haut, une torpeur tombe, engourdit le sol;
L'ombre descend, les bois ont des tons d'émeraude,
Et même les oiseaux alourdissent leur vol.
Lentement, effrayés de se sentir en fraude,

L'air est chaud, le ciel chaud, toute la terre est chaude.
Dans un arpent de vigne ont glissé pour un vol
Les moineaux, gais oiseaux ivres de leur maraude,
Picorant à plein bec, gonflant leur frêle col.

L'odeur des raisins monte avec l'odeur des herbes,
Avec l'odeur des fruits de pommier mûrissants,
Avec l'odeur des foin tardifs dressés en gerbes.

Et je me sens brûlé par l'été finissant,
Et le parfum du sol m'inonde, et languissant,
J'écoute me parler le monde par ses verbes.

M. B.

LA PREMIÈRE PÉRIODE

DE L'EXISTENCE

DE

L'ASSOCIATION BRETONNE

1843 à 1859

La lecture des vingt livraisons publiées par l'Association bretonne — section d'archéologie et d'histoire — depuis la fondation de la Société en 1843 jusqu'à sa disparition temporaire en 1859, n'est pas dépourvue d'intérêt. Il serait à souhaiter que beaucoup de nos jeunes adhérents trouvent le loisir de l'affronter. Ils verraient que nos aînés, par leur labeur persévérant, ont mérité mieux que le linceul d'oubli où dorment trop souvent les précurseurs; ils y pourraient puiser, même aujourd'hui peut-être, de fructueuses leçons.

A Vannes, dans l'été de 1843, ils étaient deux cent vingt; Brizeux était là, qui, regardant avec émotion notre bannière à la fière devise : *Kentoc'h mervel*, songeait sans doute aux beaux vers qu'elle devait bientôt lui inspirer. Près de lui se tenait M. de Caumont, l'éminent archéologue normand, initiateur zélé autant qu'averti, qui avait tenu à assister à la naissance de notre groupement, et avait apporté l'étendard de sa province pour faire le pendant des hermines bretonnes.

Près de MM. Rieffel et Maufras du Chastellier, nos fondateurs — le premier, Alsacien de naissance, agronome distingué, dont l'activité et l'esprit d'organisation étaient bien connus; l'autre, remarquable érudit en divers domaines, — se trouvait M. de La Villemarqué, auteur d'un chef-d'œuvre qui demeure, en dépit des critiques, le plus beau monument de poésie populaire en notre vieille langue. Il devait être un fidèle de tous nos congrès, et les animer de ses brillantes improvisations.

Malgré l'importance capitale de cette réunion de Vannes, l'Association bretonne ne commença à fonctionner véritablement qu'à partir de la seconde, tenue à Rennes en 1844. C'est là que fut créée, à côté de la florissante classe d'agriculture, une classe, au début assez peu nombreuse, d'archéologie et d'histoire. De nos cinq départements un contingent d'élite venait se ranger sous le drapeau commun : de Quimper arrivait M. Aymar de Blois; de Lorient, M. de Kerdrel; de Saint-Brieuc, M. de Courson; de Nantes, M. Bizeul; de Vannes, M. Charles de La Monneraye. Hélas! les fils et petits-fils n'ont pas considéré comme un devoir de tenir les places laissées vides par leurs pères; aucun de noms que nous venons de citer, tous encore portés si honorablement par des représentants, nombreux, ne figure plus à notre annuaire, et cela est infiniment regrettable.

Nommé président de la classe d'archéologie, M. de Blois reçut pour secrétaire M. de Kerdrel. Le vénérable M. Bizeul ouvrit les travaux du Congrès par un excellent travail sur les voies romaines en Armorique; le docteur Toulmouche fit l'inventaire des trésors découverts dans les fouilles de l'ancien lit de la Vilaine; M. de Courson, abordant notre histoire nationale, préludait aux magistrales études qui devaient lui valoir deux fois le prix Gobert de l'Institut; M. Aymar de Blois entamait un travail sur nos institutions bretonnes; M. de Kerdrel, armé de la sûre critique de l'école des Chartes, signalait les mésaventures de tant de savants qui se sont intéressés à notre province avec plus de zèle que de méthode.

Au congrès de Nantes, en 1845, la numismatique bretonne trouva son meilleur classificateur en M. Alfred Ramé, choisi sans doute pour cette raison comme trésorier de l'Association. M. de La Monneraye poursuivit l'étude de nos villes et voies romaines; les

abbés Brune et Rousseau commencèrent la statistique de nos monuments du moyen âge; M. de Kerdrel étudia l'établissement des Bretons en Armorique; M. de Blois, nos corporations municipales.

Tous ces travaux reçurent une impulsion nouvelle au congrès de Saint-Brieuc, en 1846, grâce au comte de Kergariou, à MM. Ramé, Anatole de Barthélemy, Geslin de Bourgogne, Saulay de Laistre, Gaultier du Mottay, et aussi à un débutant de vingt ans qui avait nom Arthur de La Borderie. Les archéologues ne se bornèrent plus à un échange d'observations verbales : d'importants mémoires furent présentés et discutés; l'un d'eux, ayant pour objet l'histoire de l'architecture religieuse en Bretagne, forme tout un volume, qui valut à M. de La Monneraye l'une des plus belles récompenses de l'académie des Inscriptions.

L'événement du Congrès de 1847, à Quimper, fut un mémoire, présenté sous la forme modeste d'une lettre à M. de Kerdrel, dans lequel le jeune La Borderie, prenant place du premier coup à la tête des historiens de notre province, pulvérisait avec entrain le trône, le sceptre et la couronne de Conan Mériadec.

Le cycle des cinq premières années de l'Association bretonne, qui l'avait conduite tour à tour dans le chef-lieu de chacun de nos départements, se fermait ainsi d'une façon particulièrement brillante.

Désormais, pas une session qui ne fût marquée d'un nom déjà connu ou qui allait se faire connaître.

A Lorient (1848), M. de La Borderie, sur les débris de Conan Mériadec, dressa les deux statues de Morvan et Nominoé; à nos vieux saints il éleva un pieux monument dont s'est souvenu Montalembert dans son *Histoire des moines d'Occident*; le baron de Wismes apparut, qui décocha, à propos de Carnac, quelques traits aux celtomanes; Guillaume Le Jean étudia la campagne de César contre les Vénètes, sans se douter qu'un jour il serait, lui aussi, amené, les fers aux mains, devant un César qui ne serait autre que l'empereur Théodoros d'Ethiopie.

A Saint-Malo, l'année suivante, M. Paul de La Bigne-Villeneuve, le futur éditeur du cartulaire de Saint-Georges, entretenait son auditoire des monuments religieux et civils de Rennes; Emile Souvestre salua le grand Chateaubriand dont la tombe romantique était refermée à peine.

Le congrès de Morlaix (1850), tenu sous le patronage du vénérable comte de Blois, âgé de quatre-vingt-dix ans, oncle du président de la classe d'archéologie, vit plusieurs nouveaux venus, parmi lesquels il convient de citer M. Lemierre, que la numismatique devait bientôt conduire à l'histoire, et M. de Penguern, le révélateur fidèle trop oublié de notre poésie populaire de langue bretonne. L'éloquente parole de Frédéric Ozanam célébrait l'action civilisatrice des saints irlandais sur notre sol fut applaudie davantage encore que les passes d'armes archéologiques qui l'avaient précédée.

A la session de Nantes, en 1851, M. de La Borderie fraya au savant docteur Halléguen, à travers les obscurités de la colonisation bretonne, des voies sûres, trop vite quittées; un charmant artiste, M. du Vautenet, décrivit la décoration, le mobilier et les ornements de nos églises; il fut pertinemment secondé en cette étude par un iconographe déjà connu, l'abbé Rousseau.

C'est encore à Nantes que l'on remarqua pour la première fois deux noms qui, depuis lors, attirèrent l'attention publique : M. Eugène Talbot et M. Charles Levot, l'un adonné déjà aux questions philologiques, l'autre aux questions littéraires, où ils se sont acquis une juste réputation. M. de La Bigne-Villeneuve entama l'important sujet de nos anciennes corporations et confréries, que devait reprendre plus tard M. Léon Maître, le savant archiviste de la Loire-Inférieure.

L'une des meilleures thèses présentées au congrès de Saint-Brieuc en 1852, comme depuis à l'école des Chartes, fut la défense du diplôme du roi Erispoé; en deux excellents mémoires, M. de La Bigne traita du droit d'asile en Bretagne.

L'année suivante, à Vannes, M. Lallemand, un vétéran de nos Congrès, revendiqua

pour nos Vénètes l'honneur d'avoir fondé Venise; en compagnie du docteur Fouquet et de M. Louis Gallet, il indiqua la marche à suivre pour l'exploration rationnelle des monuments mégalithiques; M. de Kerdrel, dans une improvisation chaleureuse, basée sur une sérieuse documentation, parla de la Ligue en notre province et vengea les Ligueurs bretons des calomnies dont on les a chargés.

En 1854, le congrès prévu ne put avoir lieu; mais de 1855 à 1858, à Brest, à Saint-Brieuc, à Redon, à Quimper, que de noms, que de bons et solides travaux à enregistrer! Il y a lieu de nommer au moins le comte de Carné, de l'Académie française; M. Morin, de la faculté des Lettres de Rennes; M. Levot, auteur des *Biographies bretonnes*; M. Duseigneur, historien en prose et même en vers; M. Charles de Keranflec'h, épigraphiste; M. de Goësbriand, apologiste de nos beaux vieux costumes; MM. Sigismond Ropartz, Jules de Francheville, Paul de Champagny, tous trois poètes d'une haute inspiration.

Après quinze congrès attestant à la fois l'importance croissante prise par notre groupement et son utilité incontestable, l'Association bretonne, d'abord suspendue par un pouvoir ombrageux, fut supprimée en plein essor par un arrêté ministériel du 1^{er} avril 1859. Mais l'épreuve n'abat que les faibles; en 1873, sous l'impulsion des deux fondateurs, toujours vivants, et de nombreux adhérents de la première heure, devait avoir lieu une résurrection triomphale; et depuis lors, notre vieille société a fourni, dans les domaines de l'agriculture, de l'histoire, de l'archéologie et de la préservation de notre langue, un effort fructueux et soutenu qui se poursuivra, pour le profit et le bon renom de la Bretagne.

LE MAIGNAN DE KERANGAT.



TANDIS que l'équinoxe et la marée bretonne
Apportent en tempête au moment de périr,
Aux gars armoricains, l'écume pour couronne,
Le parfum du printemps flotte autour des menhirs.

Ceux-là, désespérés, loin de terre et du môle
Où l'ajonc d'or fleurit le granit de l'enclos,
N'ont pas, comme Musset, demandé que d'un saule
La présence éplorée veille sur leur repos.

Lorsque pour moi un jour l'heure grave et fatale
De dire un triste adieu au murmure du vent
Sonnera au cadran dans ma brume natale,
Toi seul, l'Oliveto, seras mon confident.

Pour me couvrir alors de mon ombre dernière,
C'est l'olivier de Paix qu'il faudra me choisir;
L'arbre qui protégea, où s'enroule le lierre,
Le nid de mon bonheur, le chant de mon désir.

Peut-être qu'une amie en rêvant sous la branche
Entendra mon appel suprême du jardin
Où j'ai cueilli l'amour le soir d'un beau dimanche
Et qu'elle avait gravi en me donnant la main...

Emile LE GAC.

(1) L'Oliveto : Petit jardin public de Nice.

LA TERRE QUI VIT

Il est savoureux de relire aujourd'hui les descriptions que l'on faisait de la Bretagne vers la fin du siècle dernier et le début de celui-ci. Ce pays que, dans le fond, on commençait seulement à découvrir n'était jamais assez « sauvage », assez « mystérieux », assez « farouche ». Les littérateurs de l'époque se battaient les flancs pour trouver des épithètes toujours plus romantiques et pour donner à leurs lecteurs des frissons de plaisir et d'effroi à l'évocation de cette terre lointaine perdue dans les brumes de l'océan. Après l'Ecosse, l'Irlande et la Scandinavie, la Bretagne devenait un des derniers refuges du romantisme moribond. Il est vrai que Chateaubriand y fut pour quelque chose... Pendant près d'un demi-siècle on a pensé que la Bretagne était par excellence la terre de la tristesse et de la mort. On ne voyait en elle que le pays des légendes sinistres, où les spectres hantaient bois et marais, où les paysans ne quittaient les mancherons de la charrue que pour se rendre aux enterrements, où les enfants étaient régulièrement terrorisés par d'épouvantables histoires que leur contaient des grands-pères aux visages glabres et aux longs cheveux.

C'était très beau, très pittoresque et ça plaisait aux gens. Aussi a-t-on usé et abusé du procédé à un tel point qu'il a perdu aujourd'hui presque toute son efficacité. Ce qui n'est pas pour nous déplaire.

Nous ne voulons pas dire par là qu'il faut dénigrer systématiquement les écrivains qui ont représenté la Bretagne sous cet aspect, ni dire qu'ils n'ont rien compris à l'âme du pays et que leurs œuvres sont fausses ou artificielles. Nous savons bien que la Bretagne peut encore apparaître sous cet aspect romantique à ceux qui la voient pour la première fois et avec un certain état d'esprit. Il y a en Bretagne des paysages désolés, des traditions primitives, des légendes qui vous donnent des sueurs froides... mais il n'y a pas que cela! Et c'est sur ce point que nous combattons ceux qui, en forçant la note triste et ossianesque et en ne tenant compte que de celle-là, ont fini par imposer le cliché d'une Bretagne larmoyante, comme abattue par une éternelle douleur. Ce cliché a eu un succès considérable que trop d'écrivains cherchent encore à entretenir en continuant à suivre les chemins battus d'un faux romantisme et en « délayant » à l'infini sur le thème de la terre qui meurt sous les derniers reflets de l'Occident.

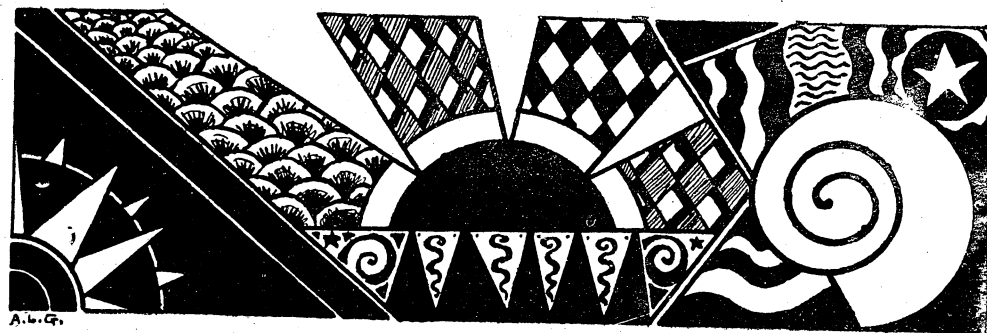
Mais depuis une dizaine d'années une vive réaction s'est produite. On s'est décidé à dépouiller la Bretagne de son vieil attirail romantique et à la montrer simplement telle qu'elle est. Des écrivains, des artistes, des ethnologues sont partis sur les chemins du haut et du bas pays, ont gravi les vieilles montagnes de l'Argoat et arpenté les grèves innombrables de l'Armor. De leurs courses infatigables ils nous ont rapporté des œuvres solides et objectives qui révèlent enfin au grand public le vrai visage de ce pays. Ceux qui connaissent bien notre vieille province n'ont pas été surpris par ces descriptions réalistes, hautes en couleur, qui nous montrent une terre active, laborieuse et débarrassée de son soi-disant complexe d'infériorité. Beaucoup pourtant ont été étonnés d'entendre parler ce langage nouveau. Fait très naturel si l'on veut bien se rappeler que la majorité des gens ne connaissent la Bretagne que par Botrel ou Pierre Loti et en sont encore au temps des Korrigans et des intersignes.

Et pourtant il me semble que la première impression que l'on ressent en pays breton, c'est une impression de force, d'allant, de vigueur. Allez chez les Gallos, prenez place dans le train entre Loudéac et Uzel et vous me direz si la conversation des voyageurs est d'une languissante mélancolie et d'un érotisme recherché... Allez faire un tour sur les quais de Cancale, Saint-Malo ou Douarnenez, et vous me direz si les Bretons sont silencieux et neurasthéniques. Avez-vous passé un dimanche soir dans une auberge des Montagnes Noires? Bon sang! les chercheurs de mélancolie et de désespérance à bon marché pourront repasser. Enfin si on a dit que dans les manifestations les plus profanes le Celte fait toujours preuve d'une sorte de religiosité, la réciproque est encore plus vraie, et c'est ce qui donne cette ambiance particulière aux grandes fêtes religieuses de chez nous. Ne parlons pas de la fameuse question Bretagne, pays pauvre, qui est aujourd'hui une des plus grosses plaisanteries qu'il nous soit donné d'entendre.

Mais nous savons aussi que la Bretagne sait être mélancolique et rêveuse et qu'il règne sur certaines parties de son territoire ce « tumulte atmosphérique » que recherchent tant de romanciers et de poètes. C'est justement cette alliance de rudesse et de délicatesse, de couleurs vives et de nuances subtiles, de truculence et de discrétion, qui donne à notre pays son charme incomparable.

Enfin nous constatons aujourd'hui avec plaisir que, des œuvres récentes de nos écrivains et de nos artistes, transparaît le nouveau visage de la Bretagne, le vrai. Ils nous montrent en effet maintenant une Bretagne qui va au-devant de la vie et ne rêve plus à la mort comme on a trop voulu nous la montrer jusqu'à présent, une Bretagne avec ses marins bariolés et ses paysannes aux somptueux costumes, avec ses garçons carrés et robustes, avec ses filles solides et courageuses, avec ses enfants aux joues rondes qui grouillent dans les écoles, les fermes et les ports, avec ses travailleurs aux bras puissants, ses artisans aux mains habiles, avec ses amoureux qui fleurissent les Pardons de leur jeunesse, avec ses festins où ruisselle le cidre au milieu des victuailles, avec ses danses partout, dans les auberges enfumées, au son du vieil accordéon, sur les aires poudreuses ou sur les places ouvertes aux quatre vents où l'on fait trembler le sol au rythme des « piler lann » et des « jabadao », une Bretagne lourde de toutes ses richesses animales, végétales, minérales, une Bretagne énergique et forte, terre qui vit et veut vivre, regardant l'avenir avec confiance, sûre d'elle-même et sûre des siens.

Jean CALMÉ.

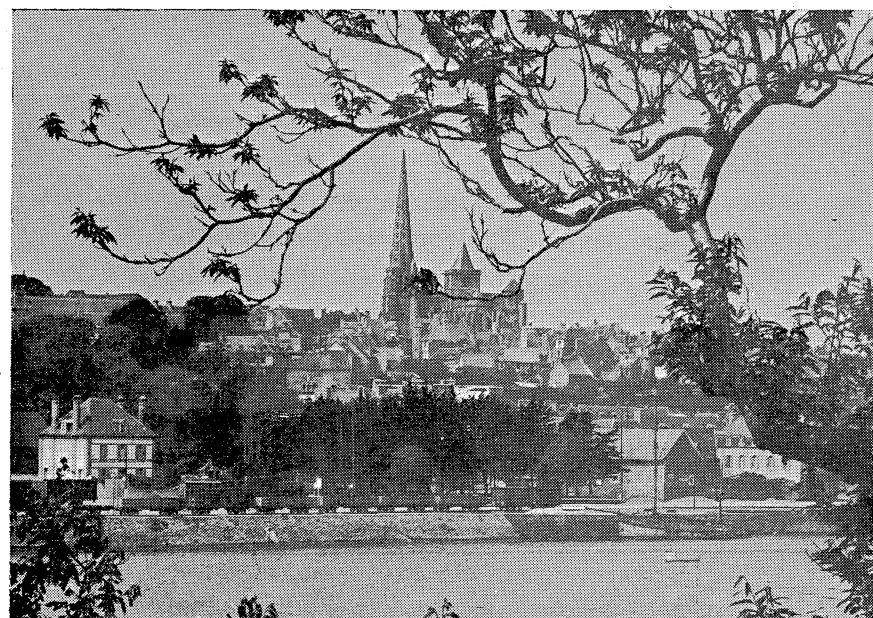


Je DÉFENDS la BRETAGNE

Nous autres, les Bretons, nous nous voyons l'objet,
 Depuis quelques années, de plus d'un quolibet :
 On attaque nos mœurs, nos costumes locaux,
 Notre si vieille foi, nos calvaires si beaux.
 Et la langue d'Armor, parlée par nos aïeux,
 Est-elle aussi moquée, et cela, sous nos yeux!
 Parce que nous restons, même en un siècle athé,
 Des chrétiens convaincus, pleins de sincérité,
 Dans toute autre province on nous fait passer pour
 Des hommes insensés qui ne sont plus du jour!
 Lorsque dans un récit certains esprits mauvais
 Ont besoin de placer un personnage niais,
 Un ignorant, un sot pris à tout hameçon,
 Ils ne vont pas plus loin, ils en font un Breton!
 La preuve? Celui qui, en plus d'un magazine,
 De notre coiffe à nous couronna Bécassine!
 Et plus, pour désigner notre cher vieil Armor,
 Pour humilier son cœur, il leur fallut encor,
 Après s'être attaqués à sa coiffe locale
 Se moquer à présent, jusqu'en la capitale,
 De celles qui les portent. Quand, du pays breton,
 Une humble fille passe : « Bécassine! » crie-t-on.
 Pour le pays d'Armor, pourquoi ce parti pris?
 Et comment l'appeler? Jalousie? ou mépris?...
 Elle ne mérite pas, pourtant, notre Armorique,
 Que contre elle on déploie cette ardeur satyrique;
 Et s'il faut rappeler les services passés,
 Pour forcer le respect même des gens sensés,
 Rappelez-vous, Français, ce que furent aux fronts
 Les hardis fils d'Armor, les frères soldats bretons!
 Ils furent les premiers aux endroits dangereux
 Avec leur mâle ardeur et leur sang généreux;
 Aux postes les plus durs où l'on trouvait la mort,
 Il y avait, présents, toujours, les fils d'Armor!
 Ils acceptaient sans peur les meurtrières tâches

*Et jamais parmi eux on ne trouva des lâches!
 Ils se sont montrés tous de dignes fils de France.
 Comme d'autres, ils ont droit à la reconnaissance
 Et ne tolèrent plus d'être considérés
 Comme gens arriérés et tous des plus bornés!
 Que leur reproche-t-on? Aimer la tradition?
 C'est qu'ils sont gens de cœur, la voilà leur raison,
 C'est ce qui fait aussi que la Bretagne est lasse
 De se voir insulter, elle et aussi sa race;
 Car elle peut l'affirmer, et l'Histoire le prouve,
 C'est parmi ses enfants que de tout temps l'on trouve
 Les vaillants généraux, les savants aux grands cœurs,
 Les stoïques sans peur qui méprisent leur vie,
 Les sauveteurs bravant les grands flots en furie;
 Aussi, malgré l'envie et malgré l'injustice,
 Le titre de « Breton » sera toujours l'indice
 D'une âme forte et pure et d'un cœur généreux
 Que n'abattra jamais tout le fiel des envieux!*

M. A. TESSIER-TRÉVIDIC.



TREGUIER

Photo Amaury-Hamonic.

PHILATÉLIE BRETONNE

Les timbres se rapportant à la Bretagne méritent une étude, aussi brève soit-elle.

C'est en décembre 1933 que paraissait en typographie la tête du grand pacifiste Aristide Briand, dessinée par H. Cheffer dans une couleur bleu-vert, ayant une valeur d'affranchissement de 30 centimes.

Ce grand tribun venait de s'éteindre. Il était né le 28 mars 1862, au cœur du vieux Nantes, enfant de modestes hôteliers de souche paysanne du bocage vendéen.

Puis ce fut, quelques mois après, l'émission du 2 francs vert, rivière bretonne. Dessiné par Laboureur, gravé par Delzers, imprimé en taille douce. A droite du timbre on aperçoit le haut de la tour crénelée et le clocher d'une petite église bretonne. Au bas, au centre et derrière le clocher, quelques petites maisons. Au centre, une petite rivière, où flottent plusieurs barques, serpente au bas de collines se perdant à l'horizon vers le haut du timbre. Dès sa parution, de nombreuses polémiques s'engagèrent. En effet, certains prétendaient reconnaître dans cette vue le cours inférieur de la Rance vers Dinan, d'autres, le Trieux vers Lézardrieux, d'autres encore, le Jaudy à Tréguier. En réalité, le dessinateur, interrogé, répondit simplement que sa réalisation n'était tout simplement qu'une vue allégorique pour représenter le pays breton.

En juillet 1934, c'est le tour de Jacques Cartier qui est commémoré pour le 11^e centenaire de son arrivée au Canada. Ce hardi marin, né à Saint-Malo en 1491, fut envoyé par François I^{er} en 1534 pour explorer les contrées du Nouveau-Monde. Il atteignit Terre-Neuve et le Canada, découverts précédemment par Cakot en 1497. Il explora ces pays et en prit possession au nom du roi de France. Ce glorieux Malouin devait finir ses jours dans sa ville natale, en 1557. Il fut émis deux valeurs de ce timbre, l'un d'un affranchissement de 75 centimes lilas et l'autre de 1 fr. 50 bleu, imprimé en taille douce, dessiné et gravé par Ouyré. Au centre de ce timbre, figure de Jacques Cartier; à gauche, une caravelle flottant majestueusement sur une mer calme; à droite, la même caravelle résistant victorieusement au souffle de la tempête; au bas, millésime 1534-1934.

Le 16 mai 1938 paraît le 20 francs vert foncé Saint-Malo. Gravé par Cheffer, imprimé en taille douce. C'est une belle reproduction de la vieille cité malouine. Au premier plan on aperçoit un voilier et quelques barques de pêche; au centre, les remparts qui rappellent le passé glorieux de la cité des corsaires; derrière les murs, les maisons aux longues cheminées; surmontant l'ensemble, le clocher de Saint-Vincent. Hélas! la terreur nazie est passée et le décor a bien changé.

Sous l'occupation hitlérienne paraissent plusieurs timbres reproduisant des armes de villes bretonnes :

Le 6 mars 1941 : armoiries de Rennes, timbre dessiné et gravé par Dufresne, en vert jaune, valeur 2 fr. 50 + 3 francs;

Le 5 octobre 1942 : armoiries de Nantes, dessiné et gravé par Barlangue, valeur 4 francs + 5 francs, outre-mer;

Le 27 mars 1943 : blason de Bretagne, dessiné et gravé par J. Piel, valeur 10 francs, bistre et noir;

Enfin le 27 décembre 1943, reproduction du costume d'une jeune Bretonne du XVIII^e siècle, dessiné par Decaris et gravé par Feltesse. Valeur 1 fr. 20 + 2 francs. Ce timbre imprimé en violet n'a pas un cachet bien artistique.

La libération arrive. Fin 1945 est émis un nouveau timbre sur Saint-Malo. Il est compris dans la série des villes sinistrées de France. C'est une perspective aérienne montrant le triste état de la cité après sa destruction par le feu, valeur 4 francs plus 4 francs noir, dessiné par Munier;

Vers le milieu d'octobre 1946, le 20 francs noir violacé clot la série. Représentant le versant sud de la pointe du Raz, il est gravé par Cheffer. C'est une très belle reproduction du lieu sinistre où tant de marins ont trouvé la mort.

Notre description est bien rapide; mais nous pensons qu'elle sera de nature à intéresser les philatélistes bretons.

Gustave BLOT.

LA DISPERSION BRETONNE

Quand les Bretons s'assemblaient en terre africaine à l'ombre des ruines d'Hippone

J'ai évoqué dans le précédent article les souvenirs de mon passage chez les Bretons de Toulon, déjà bien éloignés de leur pays natal. Nous allons, si vous le voulez bien, faire encore un grand pas vers le sud et quitter la métropole pour gagner le continent africain. Car partout où flotte le drapeau français, on trouve sous ses plis de nombreux Bretons. Ceux-ci partagent avec les Corses le goût des lointains horizons et l'on peut dire que ces deux provinces forment le gros de l'effectif des « commis-voyageurs » de la pensée et de l'influence françaises dans la France d'outre-mer.

Nous commencerons notre périple par Bône, le grand port oriental d'Algérie. Bône est une des quelques villes d'Afrique du Nord qui comptent le plus fort contingent de population indigène. Mais, si elle est en minorité, la population européenne n'en est pas moins importante, et si, parmi elle, on rencontre une forte proportion d'Italiens et de Maltais, les Français représentent pourtant l'élément dirigeant et actif.

La guerre a passé par là et y a semé ses ruines, mais je crois savoir que la répartition ethnique de cette population de quelque soixante mille âmes a peu varié. A l'époque où je m'y trouvais, toutes les provinces françaises y étaient quelque peu représentées; mais il n'y avait vraiment que deux sociétés régionales importantes : la société des Corses et celle des Bretons. Les premiers, sans conteste, avaient la première place et comptaient dans leurs rangs de nombreuses personnalités de la ville, entre autres le sous-préfet, le maire et le commandant du port. Mais les Bretons détenaient — et de loin — la seconde place. Les adhérents du groupement breton et leurs familles réunissaient environ cinq à six cents personnes, ce qui est un chiffre coquet.

A part le commandant du port de commerce qui, comme je l'écris plus haut, était Corse, l'élément maritime était presque entièrement composé de Bretons. Breton était le commissaire de l'Inscription maritime, Erwan Marec, d'origine lorientaise, celtisant distingué et auteur de nombreux ouvrages sur la Bretagne et son folklore, de surcroît, président de l'académie d'Hippone. A ce titre, on lui doit l'essentiel des fouilles de cette antique cité romaine, berceau de saint Augustin et de sa mère, sainte Monique.

Breton de Brest était le commandant du Front de Mer, un capitaine de frégate dont le nom m'échappe aujourd'hui. Breton de vieille souche était M. Le Baris du Penher, directeur des exploitations forestières de La Callé, petit port situé sur la frontière tunisienne. Les marins du Front de Mer, les commis de l'Inscription maritime, la plupart des douaniers étaient également originaires de Bretagne, tout comme l'auteur de ces lignes qui, à l'époque, était rédacteur en chef de *la Dépêche de l'Est*, le quotidien du matin de l'endroit.

Notre société bretonne, présidée par Erwan Marec, avait aussi adopté — vu leur nombre très réduit — les Normands et les Vendéens et, pour symboliser ces affinités communes, nous avons baptisé notre groupement d'un nom significatif : « La Pomme ». Cela

évoquait pour nous les champs d'Armorique parsemés de pommiers bas, ces oliviers du Nord, et aussi le *chistr mat* dont on était si privé là-bas, bien que l'on sortit quelquefois, au milieu d'un religieux silence, une vieille bouteille de pur jus de Fouesnant de derrière les fagots, apportée là par une famille de retour d'un congé en France.

L'atmosphère de « La Pomme » était extrêmement sympathique et l'on se réunissait souvent dans tel ou tel café du Cours Bertagna, modestes Champs-Élysées bônois, où se trouvait concentrée toute la vie politique, économique et artistique de la cité.

Lorsque d'aventure des personnalités bretonnes venaient à passer dans le pays, notre Société ne manquait pas de leur offrir un vin d'honneur et je vous assure qu'on leur faisait fête, comme s'ils eussent été nos propres parents. Car ils nous apportaient l'air du pays natal et, bien souvent aussi, des nouvelles fraîches, toujours accueillies avec intérêt. Il faut vraiment s'être trouvé loin de chez soi pour comprendre pleinement cette joie si particulière et si intense des exilés.

En dehors de nos hôtes exceptionnels, nous recevions souvent la visite de gens de mer de chez nous. Et d'abord ceux de l'escadre qui croisait volontiers dans ces parages. Je me souviens notamment qu'Erwan Marec conduisit les officiers bretons aux ruines d'Hippone et que ceux-ci se déclarèrent enchantés de leur visite et des explications si circonstanciées de leur docte guide. Nous allâmes aussi avec marins et maistrance de Bretagne visiter les immenses entrepôts de la « Tabacoop » de Bône, les plus importants du monde après ceux de Virginie.

Nous avions également de fréquents contacts avec nos compatriotes de la marine marchande lors de leurs escales, en particulier avec les capitaines de la compagnie Schiaffino. Cette compagnie maritime, algérienne cent pour cent, rendait un hommage mérité aux officiers bretons et ne confiait le commandement de ses navires — à moins d'impossibilité absolue — qu'à des capitaines venus au monde entre Couesnon et Loire. Ceux-ci, comme bien on pense, s'efforçaient à leur tour de recruter en Bretagne une grande partie de leurs équipages.

Bien entendu, hors de France, il n'est point question de trouver à proprement parler des « quartiers bretons », comme au Havre ou à Toulon, et nos compatriotes étaient disséminés dans toute la ville et sa banlieue, mais lorsque le bureau de notre Société sonnait en quelque sorte le rassemblement, je vous prie de croire qu'il y avait bien rarement des « tire-au-flanc ». On se sentait si heureux d'être en famille!

Etre en famille, cela ne correspond pas, loin du pays, à la conception que l'on s'en fait en France. Outre-mer, on lui donne un tout autre sens, beaucoup moins étriqué, beaucoup moins particulariste. Les exclusives de famille proprement dites, les rivalités de clochers, les égoïsmes restreints s'estompent. La voix du sang n'est plus seulement celle qui unit les pères et les fils, les frères et les sœurs, mais tous ceux qui ont respiré le même air, qui ont été bercés par les mêmes chansons du terroir, captivés au coin de l'âtre par les mêmes légendes, troublés par les mêmes frayeurs d'enfants, apaisés par les mêmes mots câlins engendrés, souvent inconsciemment, par les traditions ancestrales d'une même province. Et cela, croyez-le, c'est la petite patrie qui vous parle, qui vous unit, qui vous soude, quelles que soient les différences sociales, religieuses, politiques. C'est la somme de toutes ces affinités d'origine qui, reliées les unes aux autres, composent, synthétisent la grande Patrie. Et c'est pourquoi il est injuste de prétendre qu'un régionalisme pur de toute compromission puisse jamais aboutir à un autonomisme détestable. Ce sont les petites maisons qui se serrent autour d'un clocher qui forment peu à peu la paroisse. Ce sont les particularismes provinciaux en se fondant qui, harmonieusement, forment la France. La France que l'on aime d'autant plus qu'elle est infiniment variée tout en étant indivisible, la France que l'on sert avec d'autant plus de cœur qu'on en est éloigné.

La prochaine fois, nous ferons une visite aux Bretons d'Alger où nous sentirons vibrer la même cordialité, la même fraternité.

René BARBIER.

PENTECÔTE (1)

*Die Drachenschlucht
Die Hohe Sonne
Ruhla.*

Une route
qui monte vers le HAUT SOLEIL
débarrassée des dernières maisons de la ville.
Les deux cygnes
qui glissent sur l'eau trouble
sont trop blancs.
Bornes vivantes aux portes de la ruche humaine.
Intersignes de fraîcheur et de clarté.
La rivière sale est plus douce à mes regards.
Je n'ai pas le droit de m'arrêter.
Je suis prisonnier de la route
qui m'emmène
à contre-courant,
vers le torrent des GORGES DU DRAGON.
Je marche
prisonnier maintenant du passage étroit et profond
creusé dans la pierre tendre.
Convie
par la terre
à l'intime connaissance de ses secrets
je refuse.
L'ombre grise du ravin m'enveloppe d'angoisse
d'incertitude
et de fatalité.
Ici
nul ne peut choisir son chemin.
Il n'y a plus de chemin.
L'eau rapide
que j'écrase à chaque pas
emporte-t-elle la promesse des cygnes?
Combat éternel de l'espoir et du désespoir.
Ronde
sans fin

des nuages blancs et des nuages noirs
autour du jour et de la nuit.
Je cherche le ciel.
Il est loin
dédaigneux.
Juge au visage glacé.
Dieu m'abandonne.
Marcher...
Oser marcher pieds nus
sur les cailloux et les feuilles mortes!
Trouver la joie simple des premiers hommes!
Je n'ose pas.
Toute ma vie est faite de ces élans rompus.
La faille s'élargit.
Le sentier monte.
Sur les pentes du vallon
les hautes herbes s'élancent
et retombent
comme des jets de lumière verte.
Les arbres
dans un effort acharné
hissent leur faite
vers l'impossible solitude.
Le ruisseau chante sur les pierres plates
et sur les mousses.
Le sentier monte encore.
La source.
L'eau jaillit comme une pensée pure.
FRAICHEUR.

Au sommet
le HAUT SOLEIL m'apporte l'autre révélation pro-
[mise.]

(1) Extrait de *Souvenirs de captivité*.

Ce jour de Pentecôte, le gardien de notre kommando avait décidé d'aller faire une visite à sa femme qui habitait à quinze kilomètres de notre résidence. Vraisemblablement dans le but de ne pas nous laisser seuls, il avait imaginé de nous inviter à faire cette brômenâte avec lui. Ce fut d'ailleurs l'unique expérience du genre.

P. L.

CELTA

15

Instant bref.
Eclat infime de millénaires cristallisés.
Je respire
à plein corps
l'air imprégné des parfums du monde.
Mon regard baigne
à la dérive
dans l'univers coloré des lumières et des ombres.
Je livre mon silence intérieur aux échos
de tous les bruits que porte le vent.
J'éprouve
au paroxysme
le chaud tumulte du sang.
Je suis
tour à tour
et tout entier
le buisson aux fleurs rouges
la feuille détachée qui tombe de l'arbre
tout ce qui vit
l'amour insatiable
le rêve infini...
Sensation ineffable d'être
hors de la durée et de l'espace
comme une parcelle errante de la divinité.

CLARTÉ.

Le chemin blanc coupe
net
la forêt de hêtres et de sapins.
Coulée de soleil
qui nous entraîne vers le but.
La mission de paix de la forêt échoue
là-bas
au bout du chemin blanc
devant les pavés polis de la ville.

RUHLA.

Des toits rouges révèlent la blessure de la vallée.
L'homme
qui avait perdu son ombre
dans un rêve de clarté
retrouve avec effroi
les ombres coupantes
rêches
brutales
de l'œuvre de l'homme.
L'humilité brise son orgueil.
Une maison
qui a voulu s'évader

a manqué de souffle
ou de volonté.
Elle s'est arrêtée
à mi-côteau
sur le sable d'une terrasse.
Dans sa jupe claire
et sobre
de petite bourgeoise romanesque
elle surveille
amoureusement
son jardin en cascade qui veut noyer
sous les fleurs
les maisons serrées de la rue vide.
La maison
et le jardin
essaient d'oublier le goût de l'aventure.
Ils apprennent la chanson des amours paisibles
sous le signe de leurs désirs vaincus.
Ils découvrent le rythme d'une vie harmonieuse
au milieu de leurs amis inconnus
et de leurs ennemis invisibles.
Leur ambition
insatisfaite
les conduit vers la félicité.
L'humble félicité des petites gens.
La maison
et le jardin
accomplissent leur destin
dans la vérité des choses
sous la lumière
prismatique
de l'imagination des hommes.
La table
posée sur la terrasse
est prête.
Une fumée grêle
hésitante
s'échappe de la soupière de malt.
Les tasses rustiques
rassemblées
attendent.
Nos boîtes d'or
ouvertes
libèrent la senteur poivrée du pâté d'Amérique.
Sur la nappe
le pain noir
à goût de poussière
fait des taches de tristesse
qui tuent mon rêve.

Pierre LORQUILLOUX.

Eisenach, 1943.

UN PORTRAITISTE

THÉOPHILE SALAÜN

Ex-élève des Beaux-Arts de Paris grâce à une bourse communale, ex-élève de Gérôme, Théophile Salaün fut admis au Salon du Palais en 1877, où fut remarquée *les Mendians de la Clarté*, une de ses plus belles œuvres.

En 1887, ses *Oranges* furent primées à l'ex-

position des Beaux-Arts de Rennes. Il prit part à plusieurs expositions d'art breton à Paris, assura l'illustration de nombreuses revues et fut médaillé au Salon de 1896.

La production de Salaün est abondante et variée. C'est surtout comme portraitiste que Salaün donna la pleine mesure de son incontestable talent. Le *Portrait de M^{me} Pageot* est une excellente réalisation. Celui de *M^{me} Harscouët*, dont nous donnons la reproduction photographique, par M. P. Dubreuil, son petit-fils, est saisissant

de vérité picturale. Le pur dessin des traits rendu avec un rare bonheur affirme les qualités du peintre.

Le marquis de Trogoff, que nous avons vu chez son petit-fils René, libraire et artiste lui-même, le *Ramoneur* et sa *Bretonne* donnent la



Studio Pierre-Jean.

Portrait de M^{me} HARSCOUËT

gamme des qualités du portraitiste et sont d'un pinceau habile, souple et facile.

Salaün, de l'avis général, est de ceux qui ont le plus et le mieux servi la cause de l'art breton.

La valeur des productions de Théophile Salaün se double d'une valeur sentimentale dont nous avons pu saisir l'importance. Il a bien observé et surpris ses modèles, de manière à pouvoir révéler le plus instable, le plus durable et aussi le meilleur d'eux-mêmes.

Louis LE TROCQUER.

Un Peintre-Photographe, Émile HAMONIC

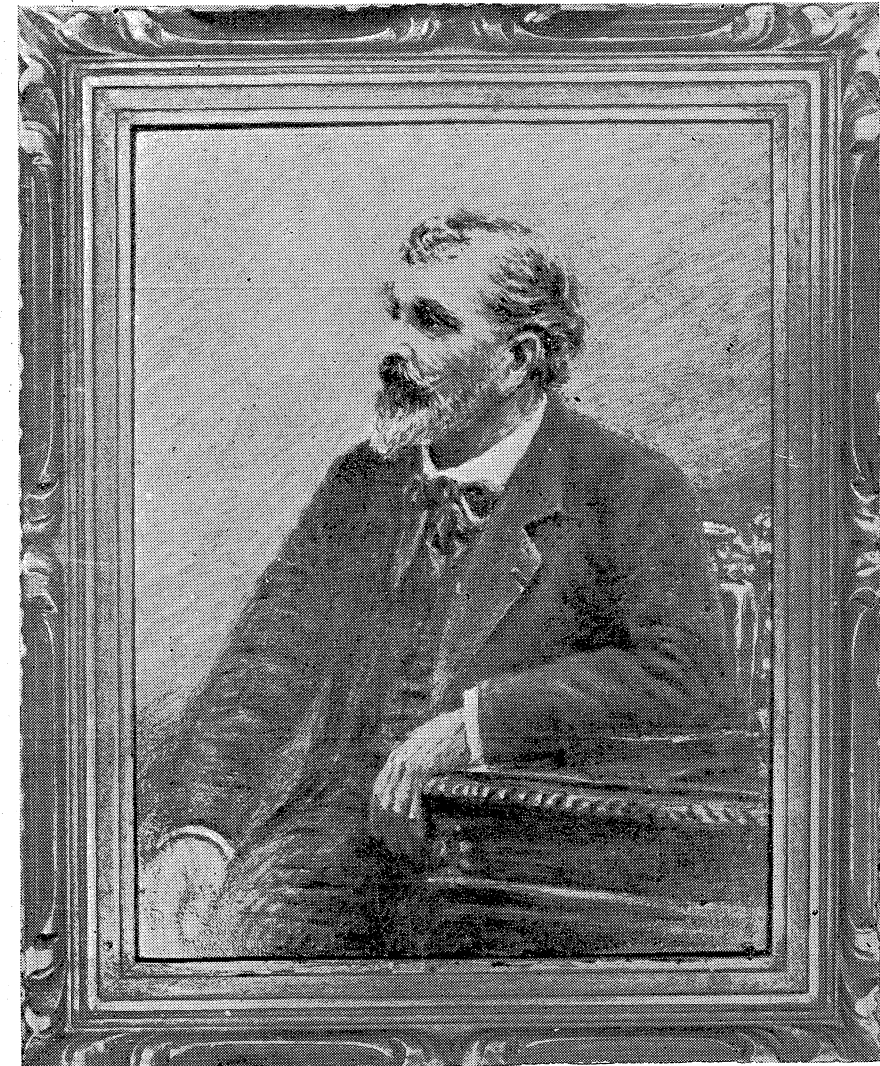
Initiateur de la Carte postale.

Ce dernier, qui naquit à Moncontour, s'intéressa dès son jeune âge aux formes et aux couleurs.

Tout en s'adonnant à l'art de la photographie, Hamonic révélait son tempérament d'artiste en produisant des marines, des portraits, des pastels et des fusains. Il se spécialisa dans la *carte pos-*

taillette - Laurens, Larousse, etc., ont associé Hamonic au succès de leurs plus beaux ouvrages. Il est l'apôtre de la Bretagne... »

Un portrait de notre grand romancier Anatole Le Braz, dont nous donnons la reproduction, un pastel de Théodore Botrel et une souriante pupille



Peinture Emile Hamonic.

Portrait du romancier Anatole LE BRAZ

tale illustrée, dont il fut chez nous l'initiateur. Nous devons rappeler tout le succès de ces cartons qui ont puissamment servi à faire connaître la Bretagne dans ses coins les plus solitaires. La carte d'Hamonic fut le meilleur auxiliaire de nos Syndicats d'initiative. Un de nos éminents confrères a dit d'Hamonic : « Bien connu à l'illustration, c'est un fidèle ami et très ancien collaborateur de notre universelle publication illustrée. Botrel n'eut pas d'imagier plus éloquent. Nos éditeurs parisiens

du Léon donnent une réelle impression de vie. *Le cap Fréhel* et *l'Arrivée à Erquy* sont riches d'observation et d'exécution, et *la Vallée de Daoulas* très évocatrice et le *Vieux Breton de 75 ans* sont d'un véritable talent par la fraîcheur de leur ton et leur inspiration. Emile Hamonic est une vieille figure d'artiste que l'on ne saurait oublier et devant l'œuvre duquel aucun Celte ne doit rester indifférent.

LES ORIGINES "BRETONNES"

du Collège de France

Tandis que je relisais récemment le beau livre d'Abel Lefranc sur « L'histoire du Collège de France », je me demandais si beaucoup de nos compatriotes se doutent que notre grand établissement national a eu pour berceau un humble collège breton.

On sait que, dès les XIII^e et XIV^e siècles, l'influence française sur la Bretagne était déjà devenue très sensible, tant au point de vue intellectuel qu'au point de vue politique. Beaucoup de Bretons, désireux de compléter ou de parfaire leurs études loin du tumulte des guerres qui désolaient leur province, prenaient la route de l'Université de Paris où trois collèges avaient été fondés pour les recevoir, parmi lesquels le collège de Tréguier.

Celui-ci était une création de Guillaume de Coëtmohan, originaire de Pommerit-le-Vicomte, docteur en droit, grand chantre de la cathédrale de Tréguier, puis secrétaire du roi Philippe le Bel. Situé place Cambrai, il avait, dans son origine, été destiné à recevoir huit « écoliers » pauvres du diocèse de Tréguier.

Or, lorsque environ deux siècles plus tard, en 1530, le roi François I^{er} institua les « lecteurs » ou professeurs royaux, première ébauche du Collège royal (de France), ces professeurs ne disposèrent d'abord pour leur enseignement d'aucun local particulier, propre à la nouvelle création. C'est ainsi que leurs cours ou leçons se firent dans le collège de Tréguier et aussi en partie dans le collège voisin, le collège Cambrai ou collège des Trois-Evêques.

Les professeurs royaux se plaignirent d'ailleurs à plusieurs reprises de l'insuffisance de cette organisation. « Les disputes des harengères, les cris ou les odeurs de la rue les forçaient parfois à suspendre la leçon. D'autres fois, l'affluence était telle que les cours avaient lieu en plein air. » (A. Lefranc.)

Cette situation dura pourtant, à peu de chose près, jusqu'au début du XVII^e siècle. Ce n'est qu'en 1609 que Henri IV, répondant à un éloquent appel du professeur Monantheuil, un disciple de l'illustre Ramus, s'occupa de préparer la construction d'un édifice plusieurs fois réclamé et devenu tout à fait indispensable. Des commissaires furent désignés pour étudier la question et aviser au moyen de réaliser les intentions du roi. Le cardinal du Perron, grand aumônier, Sully, le président de Thou et le conseiller au Parlement Gillot allèrent, le 23 décembre 1609, visiter les collèges de Tréguier et de Cambrai. Ils examinèrent attentivement le terrain, puis adressèrent un rapport au roi. Voici, d'après un récit contemporain, le texte des projets qui furent établis à la suite de cette démarche : « Le vingt-troisième décembre 1609, le cardinal du Perron, le duc de Sully, le président de Thou et le conseiller Gillot, par le commandement de Sa Majesté, vindrent reconnoître les lieux des anciens collèges du Triquet (*sic*) et de Cambray, pour y faire édifier de

nouveau un collège royal, sur trente toises de long et vingt de large, où, aux deux bouts de la longueur, on devait bastir quatre grandes salles pour faire les leçons publiques; et au-dessus de ces salles on devait mettre la bibliothèque de Sa Majesté, la plus belle qui soit au monde pour les manuscrits. La face de ce collège devait estre sans aucune demeure, et sur le derrière on devoit faire des logements pour les lecteurs, le tout regardant sur une court de dix-huit toises de long et douze de large, avec une belle fontaine au milieu. Bref ce devoit estre un beau bastiment, et renté de dix mille escus pour l'entretienement des lecteurs. » (*Le Mercure françois*, Paris, 1609-1610, fol. 407.)

Des devis furent tracés par Claude de Chastillon.

Cependant, Henri IV n'eut pas la satisfaction de poser la première pierre de l'édifice. Cet honneur fut réservé au jeune Louis XIII : la cérémonie eut lieu le 28 août 1610.

La construction n'avança, au surplus, qu'avec une extrême lenteur. Cent soixante ans plus tard, elle était encore loin d'être achevée; reprise en 1774, elle n'a été terminée qu'au XIX^e siècle.

La première pierre une fois posée, il avait fallu se préoccuper de la situation qu'il convenait de faire aux collèges de Tréguier et de Cambrai, sur l'emplacement desquels la nouvelle construction allait être édifiée.

Dès l'année 1610, des pourparlers avaient été engagés avec le collège de Tréguier. Celui-ci était représenté par ses principal, procureurs, chapelains et boursiers et par Messire Silvius de Pierre-Vive, chancelier de l'Université.

Une estimation en règle de la valeur des bâtiments eut lieu le 15 avril. L'évaluation totale s'éleva à 24.850 livres tournois. Deux mois plus tard, la vente définitive fut consentie au roi. Deux maisons voisines (le *Lys d'Or* et l'*Etoile d'Or*) étaient comprises dans la cession. Suivant le contrat, le Trésor royal devait remettre à la communauté propriétaire la somme de 5.400 livres, qui fut aussitôt soldée. En outre, une rente de 400 livres devait être versée aux principal et boursiers jusqu'au moment où ils pourraient être hébergés dans les nouveaux bâtiments; enfin, dès que ces bâtiments seraient achevés, « la moitié d'un grand corps de logis, élevé sur leur ancien terrain, devait leur être réservée ».

Mais, faute de crédits disponibles, les rentes promises ne furent pas payées, d'où de vives réclamations de la part du Collège, appuyé par l'Université, et des procès interminables.

C'est seulement à la veille de la Révolution que ces difficultés prirent fin, à l'heure même où le collège de Tréguier allait s'effacer définitivement, tandis que le collège de France, bénéficiant de nouvelles améliorations matérielles et de nouveaux maîtres déjà célèbres, allait, de plus en plus, s'affirmer comme le plus grand foyer de l'érudition et de la science françaises...

Lorsque Guillaume de Coëtmohan créait son collège de la place Cambrai, sans doute était-il loin de prévoir que cette modeste institution deviendrait par la suite l'une des plus célèbres, sinon la plus célèbre du monde. Probablement ne pensait-il pas non plus que, cinq siècles plus tard, les voûtes de l'établissement retentiraient de la puissante parole d'un enfant de Tréguier, de l'immortel Renan, qui a été dans la seconde moitié du dernier siècle « la personnification par excellence du Collège de France ».

A Propos des différents Noms

de la

Bretagne continentale

Celta a publié dans son numéro 3 un article de M. Pérès sur la *Dénomination de la péninsule armoricaine*. Le sujet est intéressant, mais erreurs historiques et linguistiques abondent malheureusement dans l'article de M. Pérès.

Æstrymnis semble bien avoir été le premier terme connu désignant l'extrémité ouest de la Bretagne continentale. Mais, d'après ce même Avienus que cite M. Pérès, Æstrymnis est séparé des îles Æstrymnides par le Sinus Æstrymnicus où l'on s'accorde généralement à voir la Manche ou une partie de la Manche. Ces dernières îles sont donc des îles britanniques (1), et non nos îles bretonnes. Les îles Kassitrides sont aussi à peu près certainement les îles britanniques (cf : d'Arbois, *Cours de littérature celtique*, t. XII, p. 6, et surtout Rice Holmes, *ancient Britain*, p. 483 et sq.). La Cornouaille britannique est riche en étain depuis la plus haute antiquité et les Scilly servaient de dépôt à l'étain recueilli.

Quant à l'Ophiussa dont parle Avienus — il y a eu d'autres Ophiussa dans l'antiquité — ce n'est pas davantage la Bretagne continentale. Avienus présente Ophiussa comme un pays montagneux, habité par les Cempses ayant les Pyrénées comme limite septentrionale (cf : Avienus, *orbis terræ*, v. 479 et sq.). D'autre part, sous Hadrien, le Grec Denys Periegete écrit au vers 338 de sa description du monde que les Cempses ont en Espagne précédé les Celtes. Ophiussa ne peut donc être situé que dans la péninsule ibérique. L'explication, Ophiussa, pays des serpents = Finistère, où les vipères sont grosses, est une fantaisie étymologique.

Litau est bien le terme vieux gallois qui désigne la Bretagne continentale. Un Breton (d'Armorique) se dit en gallois moderne Llydawr, pluriel, Llydawyr. Mais le suffixe wr, wyr ici est récent. En moyen gallois, un Breton se dit Lledewic (cf : Glythmyr Lledewic, Glythmyr le Breton dans *Kulwch et Owen*). Une forme du pluriel, sans doute antérieure, est attestée dans « Letewicion » (que M. Pérès écrit « Lettoviciens ») qui signifie purement et simplement « Bretons »... et non « semi-muets », en dépit de Nennius et autres.

Il est probable que Litau et Litavia évoquaient aux yeux des Bretons la même chose que Aremorica (2), c'est-à-dire le pays sur la mer (cf : Whitley Stokes, dans *Urkeltischer Sprachschatz*, p. 248 : Litavia = Küstenland).

L'explication Britannia — ou Brittania — par *briz*, tacheté, est, comme l'indique M. Pérès, qui cite Tranois, peu en faveur aujourd'hui. Mais ce n'est cer-

(1) *Sinus hic dehiscit in colis Oestrymnicus in quo insulae sese exserunt Oestrymnides.* (Avienus, *ora maritima* v. 95-96.)

(2) A propos de l'e de Aremorica, voir la thèse latine de Loth, *De vocis Aremoricæ*.

tainement pas pour la raison qu'en donne Tranois, et que semble adopter M. Pérès, à savoir que les nombreux termes Bretagne, Breton, Berton, donnés à de nombreux hameaux de France, où ils n'ont rien à voir avec la peinture du corps, excluent cette hypothèse : si tant de hameaux portent ces noms-là, c'est tout simplement que des Bretons s'y sont établis.

En écrivant que le terme Breiz désignait, avant même César, la Bretagne continentale et l'île de Bretagne, M. Pérès — qui écrit quelques lignes plus haut qu'au temps de César le nom de Bretagne, Brittia ou Britannia « était uniquement affecté aux îles qui constituent l'Angleterre actuelle, à l'Irlande et à la Grande-Bretagne » — commet une énormité historique et linguistique. Le terme Breiz appartient au breton moderne ou au moyen breton : il correspond au latin Brittia, où le premier i bref est devenu ei (cf : fides, latin; breton, feiz) et le double t, z (cf : latin, littera; breton, lizer) et h (= c'h) au xvi^e siècle, en vannetais (Breh). Comment diable pouvait-on employer ce terme plusieurs siècles avant que le breton existât, pour ne pas parler du breton moderne? Historiquement, si ce terme avait existé, comment aurait-il pu désigner la Bretagne continentale, qui n'existait pas davantage?

M. Pérès indique que la Grande-Bretagne se dit en breton Breiz-Meur. C'est Breiz-Veur que l'on dit, puisque Breiz est féminin, et ce peut bien être une dénomination savante (la chrestomathie du moyen breton d'Ernault ne donne que Breiz-Vras). Opposer Breiz-Veur, d'autre part, à Breiz-Izel, c'est faire œuvre d'imagination. Breiz, tous les Bretons le savent, est le nom breton de la Bretagne. Breiz-Izel n'est qu'une partie de la Bretagne, la Basse-Bretagne, par opposition à Breizh-Uhel, la Haute-Bretagne. S'il fallait distinguer plus nettement Breiz de Breiz-Veur, on dirait Breiz-Vihan.

C'est du reste le nom cornique de la Bretagne : *Breten Vyghan* (voir dictionnaire de Morton Nance). Il n'est pas inconnu en gallois, à côté de Llydaw : « Llyna yr amser cyntaf y daeth y Brytaniait y Lydaw, ac o hynny allan y gelwit hi Bryt-taen vechan » (Brut Tysilio).

Il est intéressant de connaître le nom de la Bretagne dans les autres langues. En anglais, c'est Brittany (variante : Britanny, abandonnée aujourd'hui), qui évoque tout de suite aux anglophones une parenté avec *Britain*, la Grande-Bretagne (M. Pérès, qui confond incidemment Angleterre et Grande-Bretagne, indique que « l'Angleterre a quelque peu abandonné son vieux nom de Grande-Bretagne », ce qui est tout à fait inexact. Les habitants de « Brittany » sont des « Bretons », mot accentué d'après le « Pronouncing dictionary » de Jones sur la pénultième, mais en réalité presque toujours accentué « à la française », sur la dernière syllabe. Le terme anglais « briton », « britannique », est un peu désuet. On lui préfère British, Britisher.

L'espagnol a Gran-Bretana et Bretana; l'italien, Gran-Bretagna et Bretagna (variantes, Gran-Brettagna et Brettagna). Par contre l'allemand, dit das Grossbritannien et die Bretagne. Autant que je puis m'en assurer, les autres langues désignent la Bretagne sous son nom français. Le russe a l'adjectif *bretonskaia* attesté dans le titre d'un récent opuscule de Ya Marr sur la langue bretonne.

Paul QUENTEL.

DEUX MOTS...

POUR FAIRE AIMER François GELARD

FRANÇOIS GÉLARD.
*Un grand artiste méconnu.
Une âme riche, simple, fidèle.
Une âme de Breton et de poète.*

*François Gélard n'a rien fait pour conquérir la renommée du monde.
Il a voulu rester dans l'ombre, dans l'oubli.
On ne saurait l'en blâmer :
C'est la philosophie des grands et des purs-artistes.*

*La Bretagne est le cœur et la substance de ses poèmes.
Il ne prononce jamais son nom.
On la sent vivre dans la douceur des vers, dans leur pureté, dans leur cristal.*

*Poète de l'amour!
Qui, mieux que François Gélard, peut revendiquer ce titre?
L'amour vrai, l'amour humain, l'amour simple et douloureux, [infinie.
L'amour et la mort de Léona ont marqué toute son œuvre d'une volupté et d'une tristesse*

*« J'ai vu vos beaux yeux bleus pour la première fois,
Tandis que l'on rentrait, chez nous, le blé sur l'aire;
La nuit déjà venait, l'ombre crépusculaire
Lentement s'épandait sur les champs et les bois. »*

*« J'ai vu vos beaux yeux bleus pour la dernière fois
Tandis que l'on vannait, chez nous, le blé sur l'aire;
La paix douce du soir au songe tutélaire
Tout à l'entour de nous régnait comme autrefois. »*

*Quel poème délicieux que ces huit vers!
Le plus parfait peut-être qu'ait jamais écrit François Gélard.
Il n'y a pas grand'chose, et pourtant il y a tout : [douleur la plus atroce,
La plus ardente des confessions, la communion la plus douce, la joie la plus grande, la
L'histoire la plus banale,
Avec des rimes qui sont une caresse indéfinissable.*

*Il nous a quittés comme il a vécu : discrètement, simplement.
François Gélard est mort dans la sombre année 1939.
Il repose dans le petit cimetière de Gommenec'h, tout près de Lanvollon,
Inconnu, ignoré de tous.
Alors qu'il méritait peut-être la gloire...*

Marcel LE GUEN.

CONTIE

C'est ici le conte du roi,
Le conte du roi de la reine
Giselline aux yeux de verveine,
Et du petit page Geoffroi,
Filleul de la reine du roi.

Depuis mainte et mainte semaine
Il s'en est allé, le vieux roi,
Au galop de son palefroi
Par les forêts et par les plaines,
Vers des batailles inhumaines.

Dans le palais — doux interroi —
Ils sont seuls, le page et la reine :
Giselline aux yeux de verveine,
Et le petit page Geoffroi,
Filleul de la reine du roi.

Las, las, pauvre roi de la reine !
Le gentil page -à bout d'émois
A pris un jour entre ses doigts
Les doigts blancs de la châtelaine,
Et dit : « Je vous aime, marraine ! »

Las, las, faible reine du roi !
Giselline aux yeux de verveine,
Edartant le toquet de laine
Brodé d'argent comme un orfroi
A baisé le front de Geoffroi.

Et les jours passent par dizaines
Au tintement clair du beffroi;
Le page et la reine du roi,
Durant mainte et mainte semaine
Se sont aimés d'amours humaines.

Mais voici qu'en grand désarroi
S'en revient le roi de la reine,
Avec ses preux, tout d'une haleine,
Il est revenu, le vieux roi,
Au galop de son palefroi.

Le roi dit à son capitaine :
« Que l'on s'empare de Geoffroi ;
Il aima la reine du roi
Au mépris du roi de la reine,
Et qu'il soit mis en la géhenne ! »

Dans le cachot si froid, si froid,
De ne plus aimer sa marraine,
Séchée comme une marjolaine,
Il est mort, il est mort d'effroi,
Le cher petit page Geoffroi.

Las, qu'as-tu fait roi de la reine ?
Tu l'as tué le doux Geoffroi ;
Pleure, voici que par surcroît
Elle est morte ta souveraine,
Giselline aux yeux de verveine.

Reine, qu'as-tu fait de ta foi ?
Sous le gris surcot de futaine,
Le cœur crevé de grande peine,
Il est mort, solitaire et coi,
Ayant trop vécu, le vieux roi.

Dans la terre, à l'ombre des chênes,
Ils dorment, ils dorment tous trois :
Ceci se passait autrefois,
En ces époques très lointaines,
Où vivaient les rois et les reines.

François GELARD.

A PROPOS D'UNE ÉMISSION EN LANGUE BRETONNE

Le 21 décembre dernier, Radio-Bretagne diffusait sur son antenne de Quimerc'h la première émission en langue bretonne depuis la libération. Malgré ses imperfections, elle fut accueillie avec une réelle faveur par les populations bretonnantes, et son succès s'affirma particulièrement dans les milieux ruraux. C'était la preuve que ses organisateurs avaient visé juste et touché précisément le public auquel ils prétendaient s'adresser. Car la demi-heure bretonne n'a pas de raison d'être si elle ne demeure populaire par les buts qu'elle poursuit, les moyens dont elle use et les formes qu'elle revêt.

Le but essentiel d'une radio est de rassembler des auditeurs et de s'en faire écouter. Or, quels auditeurs peut espérer une émission en breton? D'abord les braves gens qui ne comprennent et ne parlent que cette langue. Puis ceux qui préfèrent s'en tenir à elle, s'estimant mal rompus aux finesses du français. Enfin les bilingues, ceux qui manient avec autant d'aisance notre idiome national, mais pratiquent habituellement le breton, soit par nécessité de résidence ou de profession, soit par amour du parler maternel. C'est là le public élu que nous devons conquérir et garder.

Or, nous disposons d'une demi-heure par semaine. C'est peu. Nous devons donc écarter délibérément tout ce qui risque d'affaiblir, non pas l'intérêt, sans doute, mais la popularité de l'émission. Il ne saurait être question, par exemple, comme le demandent, avec les intentions les plus généreuses et les plus louables du monde, certains correspondants, d'accorder ne fut-ce qu'une minute à l'enseignement de la langue. Outre qu'il existe un peu partout d'excellents cours de breton, écrits et oraux, l'un des principes fondamentaux de l'enseignement est la répétition, alors que la radio est une parole qui passe et ne revient pas. La fréquence de notre émission est trop faible et son temps trop mesuré pour justifier la moindre velléité proprement didactique. D'ailleurs nous sommes persuadés que si nous débitons par tranches hebdomadaires la théorie des mutations, les auditeurs nous laisseraient bientôt à notre prêche philologique dans le désert.

C'est pourquoi nous éviterons avec le même soin tous les sujets ingrats ou ardu qui ne touchent pas directement la masse du public. Divertir d'abord, si possible, et divertir le plus grand nombre. La demi-heure du samedi doit être un délassement pour les paysans, les pêcheurs, les artisans et les ouvriers des bourgs, les ménagères en coiffes. Et si nous avons une préférence, elle serait pour les illettrés, comme ces vieillards qui nous font adresser des remerciements touchants par un voisin au

courant de l'orthographe et dont on reconnaît bien que la bêche lui est plus familière que la plume.

Car, que veulent tous ces gens? Qu'on leur offre leur propre image, qu'on leur fasse entendre ce qu'ils connaissent ou peuvent reconnaître, ce qui fera vibrer leur cœur : le biniou aigret marié à l'éclatante bombarde, deux instruments peu radio-phoniques si l'on en croit certains, mais irrésistibles, les simples chansons aux couplets multiples, si expressives des joies et des peines. Qu'on leur redise sur les ondes les vieilles histoires de leurs pères, dont la vertu ne s'épuisera jamais, et celles qu'ils ne cessent de créer eux-mêmes tous les jours, avec leur esprit d'observation si aigu, si malicieux. Ils s'y retrouveront d'instinct, comme ils se retrouvent (toutes les lettres en témoignent) dans *Jakez Kroc'hen* et *Guillou Vihan*, personnages farcesques mais qui baignent dans le cadre exact de la vie campagnarde et utilisent son parler dru, sans nul souci de littérature.

Et voilà peut-être le plus important. Nous devons utiliser le breton effectivement parlé par nos auditeurs, le seul que connaissent la plupart d'entre eux. Car bien peu sont en mesure d'écrire ou de lire leur langue. C'est un état de fait déplorable, mais c'est un état de fait. Il s'ensuit que nous devons nous borner, bon gré mal gré, aux tournures en usage et au vocabulaire vivant facilement identifiable. C'est ainsi que nous n'hésiterons pas à appeler un avion « eur c'har nij », le mot étant simple, expressif et d'ailleurs courant. Mais nous ne dirons pas « finvoskendennou » pour cinéma, par peur de n'être pas compris.

Il reste l'accent. Actuellement, ce sont des Bigoudens qui parlent et ils sont facilement reconnus pour tels car ils ne cherchent pas à neutraliser leur prononciation, se bornant à éviter les ellipses et les contractions. Mais les nombreuses lettres reçues de la Cornouaille, du Léon, du Trégor, nous prouvent que nous sommes entendus. Bien mieux, certains savourent notre accent du terroir, réussite supplémentaire et inattendue. Il ne faudrait d'ailleurs pas croire à un monopole de la Cornouaille. Le hasard seul est en cause. Dans les mois à venir, tous les accents de Breiz-Izel retentiront sur Radio-Quimerc'h.

En dernière analyse, le résultat le plus incontestable de cette émission, outre le divertissement qu'elle procure, est d'avoir inspiré aux bretonnants la fierté de voir leur langue introduite sur les ondes, recevoir en quelque sorte de nouvelles lettres de noblesse. La langue bretonne compte officiellement. Quant à nous, c'est toujours avec émotion que nous attendons le samedi pour vous parler avec les mots de notre enfance, les mots maternels. Car jamais une langue apprise par l'étude, à travers la paille de ses mots, ne permet l'intime contact avec le grain des choses. Jamais l'un des plus beaux termes de la langue française, « le ciel », n'éveillera en nous cette impression de vertige que produit son équivalent breton, « an nenv ». Et tout cela parce que nos mères se sont penchées sur nos berceaux en nous appelant, à voix caressante, « ma mabig bihan ».

Tels sont les principes qui inspirent cette demi-heure bretonne à la radio. Il va sans dire que si nous obtenions d'autres émissions ou un temps moins mesuré, le problème se poserait sous d'autres angles. Mais à quoi bon anticiper pour risquer d'être déçus? A chaque jour suffit sa joie.

Pierre HÉLIAS.

ANDRÉ DUMAS

et la BRETAGNE

Né dans le Gard en 1874, André Dumas vint terminer des études de droit à Paris, puis il entra dans l'Administration préfectorale et fut sous-préfet de Châteaulin de 1904 à 1908. Mais ce tendre avait une passion : la poésie, et, à vingt-sept ans, il faisait paraître son premier volume de vers : *Paysages*.

En collaboration avec Sébastien-Charles Leconte, il écrivit en vers un drame de quatre actes : *Esther, princesse d'Israël*, qui fut joué avec succès à l'Odéon.

En 1922, paraissait un roman autobiographique : *Ma petite Yvette*, le livre douloureux d'un père. L'année suivante le prix Claire Virenque vint couronner ces pages exquises.

En 1927, il publiait son second volume de vers, *Roseaux*. C'est à cette époque que la direction de *l'Illustration* le chargeait du choix des poèmes devant composer ses suppléments poétiques. « André Dumas présenta 150 poèmes français qui figurent dans ces suppléments avec un scrupuleux souci de l'analyse la plus juste des œuvres publiées, avec un sens parfait des nuances, avec le tact le plus délicat (1). »

La société des « Poètes français » le nommait président et le réélisait pendant sept années consécutives, la « Société des gens de Lettres » le choisissait comme vice-président.

En 1938, la ville de Paris décernait au poète son grand prix de 25.000 francs pour l'ensemble de son œuvre. Cette même année, André Dumas tirait de *l'Ame bretonne*, de Charles Le Goffic, une pièce en quatre actes, *Bretagne*, représentée à Monte-Carlo et à l'Odéon. L'héroïne du drame, Marie-Reine, est une sorte d'« Arlésienne » bretonne qui va chercher au fond d'un cloître l'oubli d'un amour malheureux. Elle se meurt dans ce cadre de Bretagne conventionnelle si cher à un certain public; les scènes se situent au pays des pardons, des légendes et de la mer qui forme l'inévitable toile de fond.

Mais ce drame est plus l'œuvre de Charles Le Goffic que celle d'André Dumas. C'est surtout dans le roman de *Ma petite Yvette* qu'apparaît l'exquise délicatesse d'âme de celui qui fut le « sous-préfet aux champs » (2) de la bonne ville de Châteaulin. Et cette ville n'est pas oubliée dans le livre puisque des chapitres entiers s'y déroulent. La cité des saumons et des ardoises n'est pas nommée mais elle est facilement reconnaissable :

« Une rivière canalisée traversait la petite ville. Un pont de pierre, grand centre de la vie locale, enjambait de ses trois arches la rivière. Et, s'alignant sur l'une et l'autre rive, deux rangées de maisons passaient leurs journées à se mirer dans l'eau, de sorte qu'on les voyait deux fois.

« Comme tout le monde, nous habitions quelque part sur les quais. Devant nous, derrière les maisons d'en face, se dressait une colline, toute boisée de sapins, et tout en haut, parmi les arbres, se cachait un hospice, où des sœurs blanches soignaient une vingtaine de vieillards (3). »

Mais l'intérêt de cet ouvrage ne réside pas dans le cadre, ce n'est pas un roman régionaliste. *Ma petite Yvette* est le livre douloureux d'un père écrivant la vie de l'enfant qu'il a perdue. En songeant à André Dumas, cet hypersensible, on se remémore la pensée de Meredith : « La vie est une comédie pour ceux qui pensent et une tragédie pour ceux qui sentent »; elle fut pour Dumas uniquement une tragédie. Sa femme avait abandonné le foyer, lui laissant la charge de leur unique enfant. Lentement le poète pensait les blessures de son cœur et trouvait dans l'affection de sa fille l'oubli de sa peine. Hélas! la fatalité s'acharne sur certains êtres : la mort ravit au malheureux père sa petite Yvette.

André Dumas conserva pieusement le souvenir de sa fille; le volume qu'elle lui avait inspiré fut un succès de librairie et l'auteur versa intégralement le bénéfice qu'il en retira à des œuvres intéressant l'enfance.

Cependant, avec les années, la douleur du père s'atténua, il vint en pèlerinage à Châteaulin, aux lieux mêmes où la petite Yvette vécut sa première enfance, devant la maison natale de sa fille, cette maison qui fut aussi la maison de son bonheur.

La douleur a inspiré à l'auteur des accents pathétiques qui font de son livre un chef-d'œuvre de sensibilité.

André Dumas est mort en 1943. A l'annonce de ce décès, Gaston Sorbets écrivait avec une tendre sympathie : « Ce poète est mort, à soixante-neuf ans, discrètement, comme il a vécu. Ce fut un poète exquis, pur par le talent, grand par le cœur... »

YVES GESTIN.

(1) Gaston Sorbets, *Illustration*, 6 mars 1943.

(2) A. Dupouy.

(3) A. Dumas : *Ma petite Yvette*, Plon, éditeur, 8, rue Garancière, Paris-6°.

SOIR D'ÉTÉ

Les tons pourprés du soir s'épandent sur la plaine.
Accroupi sur le seuil, écoutant le troupeau,
L'enfant rêve et se tait — Mais cette heure sereine,
Que vient troubler parfois la note d'un pipeau,

S'alanguit au rappel des beaux jours révolus.
La montagne, qui traîne à ses basques la nuit,
Brandit la torche en feu de ses vieux rocs perclus
Où n'atteint pas encor le flot qui la poursuit.

La brume du couchant inonde les chaumières.
Déjà, vaincu par l'ombre éteignant les bruyères,
Le dernier chant du jour s'éparpille et se meurt.

Et devant nous, arquant son âpre silhouette,
Saint-Michel de Brasparts, sur la lande muette,
S'endort dans la fraîcheur des marais de Botmeur.

Marcel LE GOUET.



TREBOUL

Photo Amaury-Hamonic.

AN DISTRO

Pa loc'has an treñ, e seblantas dimp e oa kemmet mik an den a oa ac'hanomp. Soñjal a raemp er beajou gwechall pa'z aemp da vale dibreder en tu-mañ-tu eus hor bro c'henidik. Pell e oa dija ar c'hamp diouzh hor spered.

Mont a rae an treñ buan a-walc'h. Tremen a rejomp dre fabourziou kêr Vremen, eur porzh-mor brudet-kaer en Alamagn; neuze dre barkeier ha koadeier diniver o steuziañ trumm dirazomp hag o tegouezhout adarre, dizehan. Gwech an amzer e weled eur prizoniad bennak, e unan-penn en eur park. Pa gleve an treñ, e save e benn, e tigramme e gein hag oc'h anavezout e vreudeur dishualet, e heje e vrec'h da lavarout dimp kenavo. Digalonekaus-meurbet e oa an arvest-se.

A-benn an abardaez e voe tizhet ganimp eur vro goloet a labouradegou bras gant siminaliou uhel, en o c'hichen berniou glaou ha runiou kaoc'h-houarn. En deñvalijenn duoc'h-duañ, e weled govioù divent o flamminañ.

Aon o doa an Alamaned rak ar bombezadegou hag e voe treuzet ar vro-se buan-buan. Tremen a rejomp en tu all d'ar stêr vras Roen dre bont Kologn ha, da darzh an deiz, e voemp e kêr Ac'hen. Eno ez eus eur c'hrav start a-walc'h da bignat; hag e chomas an treñ a-sav. Ret e voe degas eur stlejerez all hag e c'helljomp e-giz-se mont betek harzou Bro-Velgia.

Gorrek-kenañ e voe ar veaj goude-se. Edomp, gwir eo en a-raok war an eur verket hag e chomjomp da gantreal en eur vro pinvidik-meurbet.

Nag a vesk, nag a dud, nag a vuhez en-dro dimp! Dre holl, labouradegou, siminalioù, mengleuzioù ha kanolioù warno kobiri e-leizh o tougen glaou ha bepseurt traou pounner. Ne oamp ket re skuizh daoust d'an diw nozvezk tremenet en treñ.

Koulskoude, mall a oa warnomp erruout e kompiegn. Treuzañ a rejomp harzou Bro-Frans e-pad an noz. Neuze e tarzhas ar joa dastumet start en hor c'halonou mibell'oa.

Graet e voe dimp eun degemer eus ar re wellañ e pep kêr ma harzas an tren. Debrñ a rejomp hag evañ ar pezh n'hor boa ket tanvaet abaoe, m'oamp bet paket : bara gwenn, rezin, gwin, hag all.

Erfin ez errujomp e kompiegn. Eno e voemp bodet e porzh kloz eur c'hazarn e vogerioù louet; degas a rae dimp da soñj eus devezhioù kentañ ar brezel.

Eur c'halvadeg diwezhañ, ha ni en eur sal vras rannet e daou gombod gant eur speurenn. Er sal gentañ e tilezjomp hon dilhad soudard hag en tu all e voe roet dimp paperennou da desteniañ e oamp dieub.

Neuze e tremenas pep hini en eur sal gouronkañ; goude-se e voemp gwisket evel an holl vourc'hizien ha p'en em gavjomp er maez ne c'helljomp ken en em anavezout an eil egile. Fentus e oamp, a-dra-sur.

Da greisteiz e febrjomp eur verenn mat ha fonnus. Azezet e oamp ouzh taol evel er gêr, gant asiedou ha gwer dirazomp.

Kemmet da vat e oa hor buhez; bez'e oa ac'hanomp tud evel ar re all ha nann ken krouadurien, gwalleürusoc'h o stad eget hini al loened samm. Kemer a ris va bilhed, va-unan, ha div eur goude e voen Paris. Eno e kemeras pep den penn e hent etrezek ar gêr. Kimiadin a ris diouzh va c'heneiled wellañ ha, nebeut goude, e voen en treñ a gasas ac'hanon war-du Breizh.

Biskoazh a-raok an darvoudou-se n'em befe kredet e tenfe va c'halon da virviñ kement gant ar garantez evit va bro c'henidik.

Alan AN DIUZET.

(Tennet eus e levr « Envorennoù eur prizoniad ».)

POUR UN CONGRÈS INTERCELTIQUE à Saint-Brieuc

Les dirigeants de la revue *Celta* désirent organiser, à la fin de juillet 1947, un grand rassemblement des Associations culturelles celtiques de Bretagne et d'outre-Manche.

Cette importante manifestation doit se dérouler sous le signe de l'union entre les Celtes et de l'entente franco-britannique. La situation pécuniaire de *Celta* ne lui permettant pas d'assumer les charges d'une telle organisation, chaque société participante devra donc se déplacer à ses propres frais. Les diverses séances de travail et la fête qui les clôturera auront lieu sous le haut patronage de notre Comité d'honneur et de l'U. N. E. S. C. O.

Nous pensons que bon nombre d'associations d'outre-Manche auront à cœur de se joindre à nos sociétés bretonnes, dans le but de faire connaître leurs particularités locales et de créer entre les Celtes des liens solides de fraternité. Nous prions les dirigeants des groupes désireux de prendre part à ces vastes assises de bien vouloir préciser leur genre de travaux et le nombre de leurs délégués.

Le groupe *Celta* s'occupera de la coordination de toutes les manifestations.

Y gyngres ryng geltaidd

Megis y mae'r sôn wedi myned erbyn hyn twy Geltia gyfan, bydd y Gyngres ryng geltaidd yn cael ei chynnal, fis Gorffennaf nesaf, yn Llydaw, yn nhref Sant-Brieg (sef Saint-Brieuc, yn Ffrangey) yn rhanbarth ogleddol y wlad, ar lan y môr.

Y mae Pwyllgor y Gyngres ar hyn o bryd yn gweithio o ddifrif i drefnu bob peth ar gyfer Priwyl y gwledydd Celtaidd. Fe addawyd iddo eisoes gymorth effeithiol y ddwy gymdeithas Lydewig enwog sef « l'Association bretonne », a'r « Société d'Archéologie ».

Bydd y Gyngres yn anwleidyddol sef heb yr un fath o gwbl o dueddiadau politicaidd; fe ym gyflwyno'n unig i'r diwylliant Celtaidd.

Parhau a wnâ am bedwar diwrnod a bydd yn cael ei chau i fyny ar y sul â rhwysg mawr gan gymorth yr holl gymdeithasau diwylliannol Llydewig a'r cymdeithasau Cymreig, Gwyddelig, Sgotaidd, etc... a ddaw i'r Gyngres.

Y mae'n ddrwg iawn gan Bwyllgor y Gyngres am nad oes modd iddo i dalu'n flaenorol am dreuliau'r Cymdeithasau tramorol a ddaw yma, fis Gorffennaf... Bydd raid iddynt ddyfod ar eu traul eu hunain ond ar ol y Gyngres fe rannir yr elw rhynddynt i'w digolledu.

A gawn ni apelio'n daer atoch, annwyl Gydgeltiaid!

Aozet gant an Ao Klerg.

Charles BÉDÉRIC. — COMMENT GAGNER LA PAIX? ⁽¹⁾

On peut ne pas partager les conceptions politiques ou économiques de M. Bederic, mais on doit rendre hommage à la vigueur et à la sincérité de ses idées. Il nous propose dans cette petite brochure un modèle de constitution moderne, un plan moral, politique, financier, économique et social pour sortir des difficultés actuelles.

Au premier rang des ressources françaises, trop ignorées, selon lui, l'auteur place le commerce des timbres-poste de collection.

Cette activité n'a peut-être pas dans l'économie nationale l'importance que lui attribue, dans son enthousiasme philatélique, M. Bederic, qui ne consacre pas moins de vingt pages à l'objet de sa passion. Mais dans ces vingt pages, les collectionneurs de plus en plus nombreux trouveront des renseignements précieux.

Tanguy MALMANCHE. — KOU LE CORBEAU.

L'auteur des *Païens* publie sous ce titre, à la librairie celtique de Paris, un recueil de contes. Ces contes, au nombre de trois, qui ont pour cadre la Bretagne et plus précisément le Léon, se passent, les deux premiers au moyen âge, le troisième au xvi^e siècle, au temps de la Ligue.

Tanguy Malmanche a su créer dans le premier de ces contes, qui est véritablement un petit chef-d'œuvre, une atmosphère à la fois étrange et réaliste.

L'accumulation des détails horribles, loin d'être désagréable, donne, grâce à une truculence, une précision aiguë qui n'a pas peur des mots, une impression de charme savoureux, de verdure encore relevée par une teinte, non pas exactement d'archaïsme, mais de présence. On a vraiment l'impression de vivre les aventures du héros — aventures effrayantes dont le compte rendu narquois et gaillard, tout à fait dans le style des vieux conteurs bretons, évoque un Landerneau moyenâgeux, criant de vérité.

Moins chanceux, plus calamiteux que Kou, le misérable serf du seigneur de Pentreff, acteur principal du deuxième conte, joue son rôle même au-delà de sa mort lamentable. Le comique noir, amer, sans la gaillardise de celui de Kou, a un son d'ossements entrechoqués.

Le troisième conte qui nous relate les amours de Suzanne Le Prestre, fille du seigneur de Toulpry, nous change de l'atmosphère des deux premiers.

L'héroïne nous annonce les précieuses du siècle suivant, avec cependant une sincérité de sentiments que n'avaient pas les contemporaines de M^{lle} de Scudéry, trop occupées à étudier la carte du Tendre pour penser à mourir d'amour.

Maître en littérature bretonne, le français de Tanguy Malmanche est d'une perfection que pourrait lui envier la plupart des romanciers actuels. Il est d'ailleurs à remarquer que tous les bretonnants cultivés usent d'un français impeccable.

Erwan KERBORN.

(1) Editions Ch. Bédéric, 7, rue Vis, Quimper.

Un intéressant effort de décentralisation artistique.

La création d'UNE HEURE AVANT L'AUBE, à Saint-Brieuc

Nous sommes heureux de saluer un intéressant effort de décentralisation artistique : la création, à Saint-Brieuc, d'une pièce en trois actes, d'un de nos compatriotes, Julien Tanguy, par l'excellente troupe du *Tréteau briochin*, que dirige si heureusement notre ami G. Guézennec.

L'auteur, Julien Tanguy, de Pordic, qui fut toujours attiré par le théâtre... et qui n'en est pas à son coup d'essai, n'en a pas moins réussi un coup de maître. Ayant choisi un thème déjà tant exploité, la Résistance, il a su écrire une œuvre originale. Il a su aussi choisir ses interprètes en s'adressant au *Tréteau briochin* dont tous les acteurs se sont surpassés.

Félicitons chaudement cet auteur breton qui, avec des acteurs bretons, dans un théâtre breton, a prouvé que l'art dramatique n'est pas l'apanage exclusif de Paris.

R. B.

NOTE.

Nous publierons dans notre prochain numéro les contes qui ont été primés par notre Comité de lecture.

Nous avons reçu de quelques instituteurs des documents fort intéressants, recueillis par leurs élèves et concernant les coutumes de leur localité. Le manque de place dans *Celta* nous oblige à étudier un autre mode de publication.

Nous demandons également aux maîtres qui enseignent en pays bretonnant de nous communiquer les bretonnismes qui constituent un obstacle à l'enseignement du français et qu'il serait urgent de corriger par une méthode bilingue appropriée.

UN NOUVEAU CONFRÈRE.

Nous apprenons la parution prochaine d'une nouvelle publication : *La nouvelle Revue de Bretagne*.

Nous souhaitons la bienvenue à notre nouveau confrère.

CELTA.

Pour paraître :

AU BEAU PAYS DE BRETAGNE

Recueil de lectures historiques, géographiques et littéraires

par MM. A. DUPUIS, inspecteur de l'Enseignement primaire à Saint-Brieuc;

et F. COANT, directeur de l'Ecole normale des Instituteurs à Saint-Brieuc.

C'est toute la Bretagne avec son passé et ses traditions qui revivra dans cet ouvrage.

Destiné plus spécialement aux maîtres et aux élèves de nos Ecoles, il intéressera aussi tous ceux qui aiment notre belle province, et nous souhaitons qu'il puisse paraître prochainement.

Les auteurs, pour lui conserver son caractère régional, désireraient en confier l'impression à une Maison d'Édition de Bretagne. Le Comité de Rédaction de *Celta* leur transmettrait volontiers les offres qui lui seraient faites à ce sujet.

LE GUILHOURY.

Journal mensuel de l'Ecole publique de Plénée-Jugon (Côtes-du-Nord). Imprimé par les élèves.

50 francs les 10 numéros. — Le Sage, C. C. P. Rennes 71.853.

LE FURETEUR ARMORICAIN.

BULLETINS ou REVUES à caractère historique et folklorique parus dans le Finistère

— *Bulletin de la Société d'études scientifiques du Finistère*, 1870. (Imprimerie A. Chevalier, 11, rue de Brest, Morlaix.)

— *Bulletin diocésain d'Histoire et d'Archéologie*, Quimper, 1901-1940.

— *Bulletin de la Société archéologique du Finistère*, 1872.

— *Bulletin de la Société d'études artistiques, littéraires et scientifiques du Finistère*, 1928.

Consulter *Répertoire général de la Bibliographie bretonne*, 1886-1905, par Kerviler.

A. G.

La Fédération régionaliste de Bretagne

(Unvaniez Arvor)

organise les concours ci-après :

— *Prix LE GONIDEC* : Mille francs à l'auteur du meilleur manuel d'enseignement de la langue bretonne (concours réservé aux membres des enseignements public ou libre) ;

— *Prix LUZEL* : Mille francs à la meilleure pièce de théâtre en l'un des dialectes bretons (drame ou comédie) ;

— *Prix Pierre LANDAIS* : Mille francs à la meilleure étude consacrée à la reconstruction intellectuelle ou économique de la Bretagne ;

— *Prix LANCELOT* : Mille francs, en accord avec les *Compagnons de Merlin*, à la meilleure pièce de théâtre écrite en l'un des parlers populaires de Haute Bretagne.

Pour renseignements, s'adresser : *Unvaniez Arvor*, 21, rue Saint-Louis, à Vitré. Manuscrits ou texte imprimé en 1946 remis avant le 15 juin 1947.

FUSION

L'Union régionaliste bretonne et l'Association bretonne ont fusionné. Souhaitons que la nouvelle association hérite les vertus de ses deux composantes et contribue, avec un bonheur accru, au renouveau de la Bretagne.

Unvaniez difennourien ar Brezoneg

(U. D. B.)

Union pour la défense de la langue bretonne

Ecrire au président : M. Marzin, *Ker-Vreiz*, rue Saint-Placide, Paris.

RADIO-BRETAGNE

Nous félicitons M. Le Nan, directeur à *l'Information*; M. Favennec, directeur de Radio-Rennes, et MM. Hélias et Trépos, de Radio-Quimerc'h, pour les émissions en langue bretonne qu'ils ont organisées ces dernières semaines d'une manière très satisfaisante.

Souhaitons qu'une autre demi-heure hebdomadaire vienne donner satisfaction à tous les bretonnants.

COURS DE LANGUE BRETONNE

Nous apprenons que l'Union de la Jeunesse bretonne, présidée par M. Ropers, vient de créer un cours de langue bretonne à la Faculté des lettres de Rennes. Nous félicitons M. le Doyen et M. Milon, maire de Rennes, professeur à la Faculté des sciences, d'avoir bien voulu patronner cette excellente initiative qui, avec celle de notre ami Kéravel, à l'école d'été d'Audierne, est du meilleur augure pour l'avenir de notre langue.

DANSES BRETONNES

dans les Écoles

Les élèves de l'école des Villages, en Saint-Brieuc, ont donné au cours de trois séances un excellent numéro de danses bretonnes sous la direction de M^{me} Jégou.

Souhaitons que cet exemple soit suivi par toutes les écoles !

Ceux qui s'en vont...

La Bretagne pleure encore deux des siens, disparus après une vie de dévouement modeste à la cause qui leur était chère : le renouveau de leur petite patrie :

Paul Diverrès, barde Tangwall, mort en Pays de Galles ;

Léon Le Berre (Abalor), écrivain bretonnant de grande valeur.

Un beau Livre d'Étrennes
pour les enfants

YANNIG

par A. Le Diuzet

40 dessins de X. de Langlais

Dans toutes les librairies

Éditions Riou-Reuzé, RENNES

Prix : 60 francs

Vient de paraître :

Le VAGABOND des BRUYÈRES

Pierre OMNES

LIBRAIRIE du BALEER BRO

COADOU

Pleslin - Plouër - (Côtes-du-Nord)

Aux vieux Livres

LIBRAIRIE LE DAULT

16 bis, rue René-Madec

QUIMPER (Finistère)

Alan AN DIUZET

YANNIG

E Brezhoneg

IMPRIMERIE CENTRALE
DE RENNES

36, rue Richard-Lenoir

Prix : 50 francs

Tout pour Photo

et Cinéma d'Amateurs

Jouets scientifiques

Amaury HAMONIC

19, rue Saint-Gouéno

SAINT-BRIEUC Tél. 2-84

POUR LES PRISONNIERS

DANS LES BARBELÉS

par A. Le Diuzet

ILLUSTRATIONS de F. CATHOU

En vente chez l'auteur

33, rue Paul-Bert

SAINT-BRIEUC

Prix : 45 francs

OFFICE BRETON du Livre

18, rue Saint-Guénou

SAINT-BRIEUC

Plus de 3.000 volumes
sur la Bretagne

NEUF -- OCCASION -- LUXE

Achat au Comptant de Bibliothèques

ÉDITIONS RIOU-REUZÉ

OUVRAGE en Langue bretonne

9, boulevard de Chézy

RENNES

X. de Langlais

L'Ile sous Cloche

ROMAN

traduit du breton

##

Éditions Aux Portes du Large

3, allée Jean-Bart

NANTES

Charles BEDERIC

COMMENT GAGNER LA PAIX

Éditions Ch. BÉDÉRIC

7, rue Vis

QUIMPER (Finistère)

MUSÉE BRETON DE DINARD

Ti-Breiz

36, rue du Casino

DINARD

Alain LE DIUZET

PREMIERS PAS EN BRETON

Initiation rapide
à la langue bretonne

PRIX : 36 francs

Éditions RIOU-REUZÉ

RENNES

— Liserz —

VIENT D'OUEST

Hebdomadaire de la Vie bretonne

Rédaction-Administration : 10, rue des Pyramides — PARIS

Publicité : 11, rue Rallier-du-Baty — RENNES

ABONNEMENT DE 6 MOIS : **150 francs**

C. C. Postal : Goaziou, RENNES 977-31

AR FALZ

*Bulletin trimestriel
des Instituteurs et Professeurs
laïques bretons*

Fondateur : Yann SOHIER

Rédacteur : A. KERAVEL

DIRINON --- FINISTÈRE

LA PLUS GRANDE BRETAGNE

Publication mensuelle

DIRECTION :

Abbé F. MÉVELLEC
7, Cours Fénélon — PERIGUEUX

ABONNEMENT ANNUEL : 100 francs

C. C. P. Limoges 277-63

VIENT DE PARAITRE :

ENVOIRENNOU EUR PRIZONIAO

ALAN AN DIUZET

Éditions RIOU-REUZÉ, 9, Boulevard de Chézy, RENNES